Mobilités et "systèmes de lieux"

Olivier Barbary, Françoise Dureau, Odile Hoffmann

▶ **To cite this version:**

Olivier Barbary, Françoise Dureau, Odile Hoffmann. Mobilités et "systèmes de lieux". Villes et sociétés en mutation, Lectures croisées sur la Colombie", coll. Villes, ed. Anthropos, Paris,, 2004. hal-02484254

HAL Id: hal-02484254
https://hal.science/hal-02484254

Submitted on 19 Feb 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

2

MOBILITES ET SYSTEMES DE LIEUX

Olivier BARBARY (coord.)
Françoise DUREAU, Odile HOFFMANN

La mobilité des populations relie les lieux

A travers leur mobilité spatiale et les mouvements de biens qui lui sont associés, les populations jouent un rôle essentiel, en interaction avec d'autres catégories d'acteurs, dans les dynamiques territoriales et le processus d'urbanisation en Colombie. En conclusion du chapitre précédent, nous avons vu que « les clefs de la croissance urbaine sont avant tout démographiques » et, plus précisément, liées à l'intensification des migrations de longue distance avec leur polarisation accrue sur quatre métropoles : Medellin, Cali, Barranquilla et, surtout, Bogota. Plus généralement, depuis une vingtaine d'année, on assiste dans l'ensemble du territoire à une diversification des destinations, des rythmes et des formes de la mobilité, qui ne se limite plus au seul changement durable de résidence. L'intensification et la complexification de la mobilité mettent en relation de manière nouvelle différents types de lieux, urbains et ruraux, dont elles transforment les masses, les structures démographiques, économiques et sociales et l'organisation spatiale. Dans ce chapitre, en utilisant conjointement l'observation de la mobilité sous ses multiples formes (comportements et trajectoires migratoires, migrations temporaires, multi-résidence) menée dans différents lieux (métropoles, villes petites et moyennes, milieu rural) et à différente échelles spatio-temporelles, nous rendrons compte de ce phénomène dans une série d'espaces migratoires amples et composites qui intègrent tous divers types de milieux urbains.

Ces évolutions suscitent des questions diverses. Comment la mobilité spatiale des populations, et la mise en système de lieux à laquelle elle participe, modifient-elles l'organisation territoriale et les relations d'échange, inégalitaires et déséquilibrées, entre ces lieux ? Ces transformations vont-elles dans le sens d'une indifférenciation de l'espace ou au contraire de sa spécialisation ?

Mais ce questionnement sur les effets de l'intensification de la mobilité doit s'accompagner d'un questionnement sur les fonctions et les conditions de cette mobilité. A quelles contraintes ou opportunités de reproduction économique et sociale des individus, des ménages ou des groupes familiaux, correspond-elle ? L'accès à la mobilité, très inégalitaire, est de plus en plus une condition d'accès à des ressources économiques, sociales et culturelles très inégalement distribuées dans l'espace. De ce fait, la mobilité ne devient-elle pas un nouveau facteur de creusement des inégalités sociales ?

Comme l'annonce le titre, nous aborderons ces questions à l'aide de la notion de « système de lieux ». Nous en proposons deux acceptions complémentaires :

> (i) la somme des interactions entre lieux générée par la circulation des hommes et des biens, matériels et symboliques, qui fait donc « système » d'un point de vue spatial (des lieux) ;
>
> (ii) ces interactions entraînent la détermination réciproque des dynamiques démographique, socio-économique, culturelle, politique etc., des différents lieux, jusqu'à les intégrer dans un espace de mobilité qui fonctionne comme une entité dans les stratégies (et les contraintes) des différents acteurs, et fait donc « système » du point de vue des individus et des groupes sociaux.

De fait, cette notion tente de fédérer une série d'avancées théoriques et méthodologiques récentes, que nous allons présenter rapidement, et qui ont été mises en œuvre dans le corpus d'enquêtes et d'analyses réuni ici.

De la migration des individus à la mobilité des unités collectives

Pour permettre de comprendre les constructions et recompositions territoriales qu'elles entraînent, les mobilités doivent être appréhendées dans leurs différentes échelles spatio-temporelles et sociales : il s'agit de les considérer comme un système articulant différents types de déplacements, au niveau des individus et des unités collectives dont ils font partie (ref possible : Brun, nro des Annales de la recherche urbaine sur Mobilité ?? à compléter FD).

Au plan spatio-temporel, une telle approche se démarque d'abord sensiblement de celle, traditionnelle en démographie, où les pratiques spatiales sont analysées à travers le prisme d'une résidence unique, lieu où la personne « a coutume d'habiter » (Henry, 1981 : 105). En Amérique Latine, durant les années 60 et

70, nombre d'études ont été consacrées à la migration, considérée comme « un événement de caractère définitif, un déplacement géographique qui impliquait une séparation irréversible du migrant par rapport à son lieu d'origine » (Reboratti, 1986: 11). Depuis, nombre d'auteurs ont relevé le caractère très partiel de cette approche et souligné l'importance d'autres formes de mobilité, temporaires et/ou circulaires, exclues de l'analyse démographique car n'impliquant pas de changement de résidence, et qui pourtant « ont souvent un effet aussi important sur l'équilibre d'une région, voire d'un Etat, que des déplacements définitifs » (Courgeau, l988 : 29). Dans la réorientation de l'approche de la mobilité spatiale, les résultats des travaux menés par des anthropologues et les géographes ont joué un rôle essentiel : ils ont mis en évidence la complexité des rapports à l'espace et le caractère multilocal des pratiques des populations dans des contextes géoculturels divers.

Au plan des unités sociales, confrontés au caractère non opératoire des catégories statistiques traditionnelles (individus, logements, ménages) pour décrire les réalités à l'oeuvre, les chercheurs ont proposé de nouvelles notions : Balán et Dandler (1987 : ?? ?? à compléter FD) introduisent en Amérique Latine la notion de « ménage confédéré », composé de segments dont la localisation obéit à une logique de reproduction multipolaire de la famille, qui rejoint celle de « système résidentiel familial », proposée dans les villes africaines pour appréhender « l'ensemble articulé des lieux de résidence d'une même famille » (Le Bris et al., 1987 : ?? ?? à compléter FD). Le passage d'une unité d'analyse individuelle à une unité d'analyse collective (la famille le plus souvent, la communauté paysanne parfois) joue donc un rôle essentiel (Dupont et Dureau, 1994: 805) puisqu'il conduit à considérer la circulation des individus entre différents lieux (ou pôles)[1]. Les notions « d'espace de vie » ou « d'espace vécu » (Frémont, 1976 :219), celles "d'aire d'action migratoire" centrée sur une "résidence-base" et de "réversibilité de la migration » (Domenach et Picouet, 1987 : ?? ?? à compléter FD) ou celle de «densité de résidence »[2] (Dureau, 1987 : ?? ?? à compléter FD) participent de ce changement d'échelle spatio-temporelle et sociale de l'analyse de la mobilité.

Une analyse intégrée de la mobilité à partir de différentes sources sur quatre lieux d'observation

[1] Voir notamment le colloque sur les migrations temporaires, tenu à Quito en 1986 (Reboratti (éd), 1986) et celui sur les nouvelles formes de mobilité en Amérique Latine, réalisé à Bogota en 1992 (Dureau (éd), 1993).

[2] Voir définition dans l'encart 1

A ces avancées conceptuelles correspondent un certain nombre d'innovations méthodologiques mises en oeuvre dans les enquêtes spécifiques réalisées à Bogota (1993), dans les villes du Casanare (1996), à Cali (1998 et 1999) et dans le municipe de Tumaco (1998), dont les résultats sont à la base de ce chapitre (les principales caractéristiques de ces enquêtes sont présentées en annexe 2). Nous exploiterons également l'information des recensements de 1973, 1985 et 1993, à la méthodologie plus classique, mais cependant très précieuse car elle permet des niveaux importants de désagrégation géographique et fournit des points de référence historiques. Dans les analyses qui vont suivre, nous nous appuierons donc sur deux types d'informations empiriques qui nourrissent des concepts différents :

- l'estimation des effectifs et des caractéristiques des migrants sur la durée de vie ou des migrants récents, à partir des questions sur le lieu de naissance et le lieu de résidence antérieure figurant dans les sources d'information secondaires ou dans nos propres enquêtes. Cette approche correspond à la notion 'traditionnelle' de migration entendue comme le changement durable d'un lieu de résidence supposé unique. Les définitions des différentes mesures de la migration sont présentées dans l'annexe 3, qui discute aussi certaines de leurs limites sur lesquelles nous reviendrons.
- les trajectoires migratoires observées par les enquêtes spécifiques effectuées entre 1993 et 1998 dans différentes catégories de lieux en Colombie, qui permettent d'appréhender la continuité spatio-temporelle des formes de mobilité : changements définitif ou durable de résidence, mais aussi mouvements pendulaires, mobilités circulaires ou multi résidence (nous reviendrons, dans le cours du texte, sur la définition et la caractérisation par des indicateurs de ces différents types de mobilités).

Les enquêtes présentées dans l'annexe 2 sont suffisamment proches dans le temps pour nous donner l'opportunité d'une analyse intégrée des pratiques de mobilité dans les différents espaces régionaux qu'elles concernent. Il n'est pas inutile, en introduction, de donner au lecteur un rapide schéma de la différenciation et de l'articulation de ces quatre lieux dans l'espace national colombien, pour faire comprendre le profit que l'on peut tirer de cette diversité d'observations (voir aussi le chapitre introductif et les cartes 1 et 2 ci-après).

Les métropoles de Bogota et Cali s'opposent évidemment d'abord par leur taille et leurs fonctions économiques aux petites villes pétrolières du Casanare et à l'espace urbain et rural du Pacifique, illustré ici par le municipe de Tumaco. L'intérêt de regarder en parallèle les pratiques et les fonctions de la mobilité spatiale dans les *Llanos* et le Pacifique, outre que ces deux régions sont actuellement l'objet d'une attention particulière dans le débat autour du conflit armé, s'alimente autant à des différences qu'à des points communs. Pour faire vite, l'espace des *Llanos*, resté très sous-peuplé jusqu'à la moitié du XXème siècle, connaît depuis lors et actuellement une colonisation rapide, tant le long de fronts pionniers agricoles (cultures commerciales licites et illicites, élevage) qu'à cause, plus récemment, de l'exploitation pétrolière. A l'inverse, la région Pacifique, colonisée depuis la conquête par la population noire liée à l'esclavage et la manumission connaît depuis plus de trente ans un exode rural persistant. Mais les deux espaces partagent aussi deux caractéristiques. D'abord, le fait qu'ils soient restés à l'écart du processus d'intégration économique et politique et des dynamiques migratoires que connaissaient les autres régions du pays, durant les années 1950 et 1960. Ensuite, depuis le début des années 1990, une intégration rapide à l'espace économique national et même international, avec, en corollaire, l'intensification et la diversification des flux migratoires, dont les moteurs, bien que différents, sont dans les deux cas exogènes : l'activité pétrolière pour le Casanare et l'agriculture de rente dans le Pacifique (plantations de palme, élevage de crevettes, culture de drogues). Bien sur, là encore dans les deux cas, ces nouvelles dynamiques économiques s'accompagnent d'une conflictivité sociale et militaire accrue qui génère à son tour des déplacements importants de population.

Ces deux exemples montrent bien que dans l'étude de la mobilité spatiale en Colombie, on ne peut prétendre ignorer les déplacements 'forcés' et nous y reviendrons plusieurs fois dans le courant du chapitre[1]. Cependant, nous avons sciemment évité de leur consacrer un développement spécifique et même de faire des 'flux de réfugiés', une catégorie à part dans nos analyses. En effet, d'une part, nous ne disposons pas, dans la plupart des lieux étudiés ici, de sources fiables sur les motifs de migrations. D'autre part, même lorsque ces sources existent, de nombreuses études (Osorio, 1995 ; Pécaut, 1999 ; Bello et Dominguez, 1999) ont montré la très faible portée analytique de la césure entre déplacements

[1] Le thème des réfugiés sera aussi traité dans la première section (nationale) du chpiatre 5 « Violences et villes ».

'économiques ou familiaux' et déplacements 'forcés', et la fragilité des inférences causales qu'elle occasionne. Enfin, parce que les déplacés par la violence eux-mêmes n'ont qu'un seul souhait : passer inaperçus et trouver le plus vite possible une insertion résidentielle et professionnelle dans leur lieu d'émigration. De ce fait, les études sur les « déplacés » ne concernent le plus souvent que des populations hébergées dans des structures spécifiques ou des quartiers où ils se concentrent à leur arrivée en ville, ce qui biaise fortement l'analyse et aboutit, dans certains cas, à une mauvaise évaluation des besoins et un 'traitement social' erroné de l'ensemble des réfugiés.

La mise en regard de Bogota et Cali, elle, est riche d'enseignement pour comprendre, du point de vue des espaces migratoires, les différences de statut et de rôle entre les métropoles régionales et celles au rayonnement national et international : effet des 'masses' démographiques et économiques différentes, 'compétition' dans l'attraction qu'elles exercent à l'intersection de leur zones d'influence respectives, etc. Les deux villes s'opposent aussi par certaines caractéristiques des régions, toutes deux densément peuplées, qui les entourent ; Bogota au sein d'un hinterland globalement répulsif (hors la *Sabana* proprement dite) pour les populations rurales et des villes petites et moyennes ; Cali, au contraire, entourée aujourd'hui de campagnes plus riches (canne à sucre et industries dérivées, zones caféière, élevage) qui retiennent mieux leur population.

Que peut-on attendre de la mise en perspective de contextes géographiques et économiques aussi différents ? Certainement pas une analyse comparatiste, de type similitudes – différences, entre des lieux pris deux à deux. L'idée est plutôt, au fil des exemples, de montrer la variété des espaces, des pratiques et des enjeux (individuels, familiaux, sociaux) qui s'articulent autour de la mobilité, pour saisir les déterminants de ces mouvements de personnes et de biens et les impacts différents qu'ils ont sur les lieux, pris individuellement mais surtout considérés comme système. De fait, la notion de **système de lieux** parcoure et structure l'ensemble du texte et l'on trouve décrit ses différents aspects au fil des parties. Cependant, les perspectives adoptées dans chacune d'elles sont différentes.

La première section adopte alternativement le point de vue des lieux de départ et d'arrivée de la migration : on verra comment l'extension et la configuration des bassins migratoires évoluent en même temps que les pratiques, les trajectoires et les caractéristiques socio-économiques des migrants. Ces dynamiques

migratoires on évidemment des impacts démographiques et sociaux importants et différentiés sur les lieux d'émigration et d'immigration. Elles affectent aussi la perception et l'usage qu'ont les migrants de ces espaces. Dans la deuxième section, on s'intéressera à différentes modalités de mise en relation des lieux par la mobilité. La diversité des pratiques migratoires et résidentielles à différentes échelles spatiales et temporelles (migration durable, circulation entre plusieurs résidences, multi-résidence simultanée...) sera mise en rapport avec les types de ressources économiques ou sociales que les individus et les groupes familiaux utilisent dans chaque lieu. Si sa généralisation à différentes échelles tend bien à faire de la mobilité une 'option' de reproduction économique et sociale, elle est néanmoins mobilisée dans des conditions très inégalitaires qui expliquent la forte segmentation socio-économiques des pratiques et des fonctions de la mobilité spatiale. Enfin, la troisième section correspond à une étude "systémique" d'un espace de circulation : la grande région Pacifique. Nous tenterons alors, en profitant d'observations menées conjointement et sciemment dans les espaces d'origine et de destination des flux (les campagnes du municipe de Tumaco et Cali), une interprétation globale du fonctionnement polymorphe de l'espace du Pacifique en tant qu'espace intégré de circulation des hommes et des biens. Proposée comme illustration, à l'échelle régionale, de la notion de système de lieux, cette analyse n'est cependant pas complète : le commentaire demeure cantonné à cet espace régional, alors que nous savons que la mobilité contemporaine des populations du Pacifique le dépasse largement.

1. DYNAMIQUES MIGRATOIRES ET IMPACTS DANS LES ESPACES DE DEPART ET D'ARRIVEE

Les tendances générales de la croissance urbaine en Colombie, les rôles respectifs des soldes migratoires et du croît naturel ainsi que l'évolution récente de ces deux composantes ont été traités dans le chapitre 1 (section 3). Nous n'en retenons ici que le constat général selon lequel après 'l'explosion urbaine' qui caractérisa la période intercensitaire 1951-1964 (la population urbaine augmentait alors à un rythme de 5,2% par an), l'ensemble des grandes villes du pays est engagé, depuis le début des années 1970, dans la seconde phase de la 'transition urbaine' caractérisée d'une part par un ralentissement sensible de leur rythme de croissance (baisse régulière des taux et tendance à leur stabilisation progressive autour de 2% à 3% annuel), d'autre part par le primat

de l'accroissement naturel sur le solde migratoire : dans la période 1973-1985, moins d'un tiers de la croissance de la population urbaine est imputable à la migration (Dureau et Florez, 1996 : 148). On observe également le renforcement de la primatie de Bogota dans la hiérarchie du réseau urbain national mais, parallèlement, les destinations migratoires se diversifient sur l'ensemble du territoire (nouveaux échanges interdépartementaux) et la croissance urbaine connaît une redistribution géographique au profit de la périphérie des grandes agglomérations. Enfin, puisque Bogota et Cali ont être au centre de ce chapitre, il nous faut rappeler les traits caractéristiques et distinctifs de leurs bassins migratoires, relativement stables jusqu'à la fin des années quatre-vingt. La concentration géographique relative, étant donné son statut de capitale, de l'aire d'influence de Bogota, très polarisée sur l'altiplano du Cundinamarca et du Boyaca et les départements de l'Est[1], s'oppose à la dispersion du bassin migratoire de Cali, forte au regard de la taille de l'agglomération : celle-ci draine l'ensemble des régions sud occidentales de la dorsale andine, en concurrence avec Medellin dans le sud de la région caféière (Viejo Caldas) et avec Bogota dans la moyenne et haute vallée du Magdalena.

Ce contraste nous conduit à l'une des hypothèses que nous tenterons de démontrer : les pratiques sociales de l'espace bousculent la distance entre lieux. Les paramètres de la distance géographique et du rapport des masses démographiques ou même économiques sont incapables à eux seuls de rendre compte des aires de recrutement de la migration. Dans la logique des acteurs, la 'distance' qui gouverne la décision migratoire est pluridimensionnelle. Elle intègre aussi bien l'évaluation des obstacles naturels et des risques inhérents au voyage, que celle du différentiel (entre lieux de départ et de destination) d'opportunités d'accès à l'éducation et à la santé autant qu'à l'emploi, ou encore celle du capital social et culturel que l'on quitte et de celui que l'on compte trouver dans le lieux de destination. Pour les populations à faible ou moyen capital économique et professionnel, les contraintes physiques, traduites en coût, demeurent fortes et restreignent le plus souvent les rayons d'action migratoires (avec cependant de notables exceptions, comme nous le verrons). En revanche, pour les classes moyennes et aisées, l'abolition de la distance spatiale par le transport aérien, l'uniformisation des modèles culturels et l'aspiration aux standards internationaux de

[1] En dehors, bien sur, de l'attraction qu'elle exerce sur la migration urbaine en provenance des capitales départementales.

mode de vie, expliquent une mobilité qui s'étend à l'ensemble des grandes villes du pays. De plus, le creusement de la différence de poids économique entre Bogota et les autres métropoles, conduit à une très forte polarisation de ces flux vers la capitale.

Nonobstant ces tendances générales en place depuis plusieurs décennies, les années 1990 ont apporté d'importants changements dans la configuration du système migratoire colombien ; pour en prendre la mesure, nous détaillerons les cas de Cali et des villes pétrolières du Casanare (section 1.1). Au-delà de la réorientation des flux, il faut aussi analyser finement leur dynamique et leur composition socio-démographique pour comprendre celles des systèmes de lieux qu'ils mettent en jeu. Nous montrerons donc ensuite comment les évolutions des comportements migratoires (section 1.2) modulent, à différentes échelles spatio-temporelles, les structures démographiques et socio-économiques des lieux d'émigration et d'immigration (section 1.3).

1.1. De nouveaux flux migratoires à l'œuvre dans les années 90

Deux illustrations : Cali et des villes pétrolières

Les enquêtes menées en 1998 et 1999 à Cali, et en 1996 dans les villes pétrolières du Casanare, donnent deux visions complémentaires des dynamiques migratoires à l'œuvre dans la Colombie des années 90.

Le trait majeur de l'évolution du bassin migratoire de **Cali depuis 1993 réside dans le doublement du poids de la région Pacifique** dans le stock des migrants récents : alors qu'elle ne totalisait que 15% des migrants durée de vie en 1993, sa contribution est de 31% chez les migrants arrivés entre 1993 et 1996 et de 30% chez ceux arrivés entre 1996 et 1998 (tableau 1). Cette progression est due pour partie au maintien ou à l'augmentation régulière de flux provenant des aires d'attraction 'traditionnelles' de Cali (Tumaco, côte Pacifique du Cauca, Buenaventura, Sud du Choco), mais aussi à de très fortes 'poussées' migratoires plus conjoncturelles en provenance d'espaces à dominante rurale, comme la valle du Patia entre 1993 et 1996, la côte Pacifique du Nariño (hors Tumaco et Barbacoas) et le nord du Choco depuis 1996. De tels phénomènes 'd'expulsion' ne sont évidemment pas sans rapport avec les enjeux fonciers, économiques et militaires dont ces territoires font l'objet depuis l'arrivée dans ces régions des acteurs du conflit social et politique et de leurs 'bras armés' (investisseurs agroindustriels,

trafiquants de drogue, guérilla et milices paramilitaires). D'autre part, l'augmentation de la part relative de la région Pacifique dans le stock d'immigrants récents à Cali (par rapport aux migrants durée de vie) peut aussi provenir d'une plus forte émigration de ses originaires depuis Cali vers d'autres destination, comparés aux migrants d'autres origines ; nous y reviendrons à propos des retours aux lieux d'origine et, plus généralement, de l'intense circulation migratoire entre Cali et le Pacifique.

Tableau 1 - *L'immigration à Cali, évolution des structures par âge et sexe selon le lieu de naissance*

Source:	Recensement 1993					Enquête CIDSE/BM 1999				
		Classes d'âge					Classes d'âge			
Lieu de naissance :	Rap.de masc.	0-19 ans % ligne	20-59 ans % ligne	60 ans et + % ligne	% du Total des Migrants	Rap.de masc.	0-19 ans % ligne	20-59 ans % ligne	60 ans et + % ligne	% du Total des Migrants
Côte pacif Nariño	75	23%	69%	8%	4%	66	13%	72%	15%	5%
Côte pacif Cauca & Patia	60	23%	68%	8%	2%	60	18%	57%	25%	2%
Buenaventura	79	31%	65%	4%	3%	90	16%	73%	11%	4%
Chocó	63	21%	69%	10%	2%	78	20%	65%	15%	2%
Total Pacifique	71	25%	68%	7%	11%	74	16%	68%	16%	13%
Nord du Cauca	71	22%	68%	10%	4%	79	19%	67%	14%	4%
Sud du Valle	81	21%	67%	12%	8%	72	11%	70%	19%	9%
Nord du Valle	83	16%	73%	11%	21%	80	12%	68%	20%	20%
Total Hinterland Cali	81	18%	71%	11%	33%	77	13%	68%	19%	33%
Interieur Cauca	69	22%	67%	11%	7%	64	15%	67%	18%	8%
Interieur Nariño	87	18%	68%	14%	5%	72	6%	70%	24%	5%
Tol,Hui,Caq,Put	81	16%	66%	18%	8%	73	12%	62%	26%	10%
Ant et Viejo Caldas	89	15%	69%	16%	19%	70	11%	63%	26%	19%
Total Moyenne Distance	84	17%	68%	15%	39%	70	12%	64%	24%	42%
Region orient. et Bogota	93	28%	60%	12%	9%	75	25%	54%	21%	9%
Côte Caraïbe	91	29%	63%	7%	1%	81	39%	55%	6%	3%
Etranger	105	49%	37%	14%	1%	N.S.	N.S.	N.S.	N.S.	N.S.%
Données manqu. et non rép.	79	36%	56%	8%	6%	_	_	_	_	0%
Total Longue Distance	89	32%	58%	10%	17%	77	28%	54%	18%	12%
Total migrants	82	21%	67%	12%	47%	73	15%	65%	20%	42%
Nés à Cali	97	54%	43%	3%	53%	97	50%	46%	4%	58%
Total	89	38%	54%	7%	100%	86	35%	54%	11%	100%

Sources: Recensement 1993, DANE. Enquête CIDSE/BM, Cali 1999.

D'une manière générale, lorsqu'on compare les lieux de naissance des immigrants durée de vie observés à six ans d'écart par le recensement en 1993 et l'enquête en 1999, les variations de stocks montrent une modification importante des flux entre les deux dates : arrivées massives de natifs de Buenaventura, Medellin et Popayan, passage, pour l'immigration en provenance du nord du Valle et du Viejo Caldas, d'une migration d'origine rurale à une migration urbaine, tandis que seuls des mouvements d'émigration peuvent expliquer la baisse significative des nombres de natifs de Bogota et Palmira. Ainsi, dans le cadre d'une stabilité de long terme de la configuration générale du bassin migratoire de Cali, observée jusqu'en 1993, se produit, à une échelle spatio-temporelle plus fine, une recomposition régionale des flux qui témoigne de leur ajustement permanent à l'évolution des contextes sociaux et économiques locaux.

Le caractère régional de la migration vers **Yopal, Aguazul et Tauramena**, manifeste en 1973 est toujours effectif en 1996 ; il traduit la dynamique de colonisation du peuplement du piémont *casanareño*, dans lequel les Boyacenses jouent un rôle de premier plan (carte 1). En 1996, dans les trois villes, le Casanare demeure le principal département de naissance des immigrants sur la durée de vie. Suit le département de Boyacá (limitrophe du Casanare) ou, dans le cas de Tauramena, la Région Orientale. L'intensification des flux migratoires déclenchée par l'exploitation pétrolière n'a donc pas gommé la dynamique démographique régionale à l'œuvre dans les années antérieures, mais s'y superpose. En effet, le tableau 2 met aussi en évidence **l'importance croissante des migrations de longue distance** vers les trois villes. Au cours des vingt dernières années, les départements du Casanare et du Boyaca continuent de fournir la majorité des migrants. Mais des régions éloignées telles que la Région Atlantique, Bogota et la Région Orientale occupent une place grandissante. L'ampleur de ce changement apparaît plus importante à Tauramena que dans les deux autres villes, ce qui s'explique par le caractère beaucoup plus récent des migrations vers Tauramena (à partir de 1992). Ainsi, dans les trois villes *casanareñas*, au peuplement traditionnel proprement régional, l'activité pétrolière de Cusiana et Cupiagua a ajouté, entre 1973 et 1996, une immigration de longue distance. Même si aucun puits pétrolier n'est localisé dans son propre territoire municipal, la ville de Yopal reçoit une grande partie de cette migration, en raison de la proximité des zones d'exploitation et de son statut de capitale départementale offrant un meilleur

niveau de services aux personnes et aux entreprises. Comme nous allons le voir, le démarrage de l'exploitation pétrolière a aussi changé la composition socio-démographique des flux.

Carte 1 - Lieux de naissance des migrants durée de vie.
Yopal, Aguazul, Tauramena

Des courants migratoires sélectifs par sexe et âge

A l'image d'une tendance générale dans la plupart des pays d'Amérique latine (Chackiel et Villa, 1993), la migration à destination urbaine en Colombie est, depuis plusieurs décennies déjà, le plus souvent individuelle (et non familiale), **de jeunes adultes et à dominante féminine**. Ces caractéristiques constituent une rupture avec la première moitié du XXème siècle, où le déséquilibre entre les sexes était nettement moins accentué (Florez, 2000 : 70).

D'après le recensement de 1993, le rapport de masculinité dans la population migrante (non native de la ville) est de 80 hommes pour 100 femmes à Bogota (tableau 3) ; il est sensiblement du même ordre à Cali (tableau 1). Dans les deux métropoles, on note des variations de la structure par sexe selon l'origine des flux. Si l'on considère la migration sur la durée de vie, à Cali, la migration la plus féminine était associée en 1993 aux espaces à dominante rurale (côte Pacifique du Cauca et vallée du Patia, intérieur du Cauca, côte Pacifique du Nariño, Choco) ou aux villes proches (Buenaventura, Nord du Cauca), tandis que les migrations urbaines de plus longue distance (région orientale et Bogota, côte Caraïbe, étranger) avaient une structure presque équilibrée. À Bogota à la même date, la migration la plus féminine correspondait aux flux en provenance de tous les départements de l'Orenoque et de l'Amazonie, et de quelques autres départements dans lesquels l'origine rurale est, là aussi, fortement représentée.

La comparaison des migrants sur 5 ans et des migrants durée de vie montre une inversion récente du phénomène, avec la masculinisation de la migration vers Bogota : elle se vérifie pour la plupart des flux, mais avec une ampleur particulière pour les migrants originaires de l'Orenoque et de l'Amazonie. Une exception toutefois avec la migration du Nariño, encore plus féminine entre 1988 et 1993. À Cali au contraire, selon l'enquête de 1999, le caractère féminin de la migration s'accentue très fortement (73 hommes pour cent femmes) et se généralise à la presque totalité des origines.

Tableau 3 –*Rapport de masculinité selon origine géographique de la migration vers Bogota (1993)*

	Immigrants durée de vie	Immigrants récents (moins de 5 ans)
Département ou région	1993	1988-1993
TOTAL EST	81,1	83,2
Dont : Cundinamarca	80,3	84,1
Boyaca	83,3	80,7
Santander	77,2	82,9
Norte de Santander	84,1	92,2
TOTAL CENTRE	80,0	85,0
Dont : Tolima	76,9	82,4
Caldas	85,9	87,1
Antioquia	88,5	93,1
Huila	70,0	76,9
Risaralda	89,5	91,8
TOTAL PACIFIQUE	85,6	86,6
Dont : Valle del Cauca	86,6	93,4
Nariño	92,6	79,0
TOTAL ATLANTIQUE	77,8	78,4
Dont: Atlántico	91,1	88,9
TOTAL ORENOQUE/AMAZONIE	69,4	92,8
Dont : Meta	74,6	95,9
TOTAL MIGRANTS INTERNES PAYS	80,4	84,4

Sources : recensement de la population DANE de 1993. Calculs D. Delaunay (IRD) sur fichiers individuels.

Notes : Le détail par département est signalé pour tout département comptant plus de 1% en 1993 pour les migrants sur la durée de vie. Les régions sont celles définies par le DANE : ATLANTIQUE (Córdoba, Sucre, Bolívar, Atlántico, Cesar, Magdalena, Guajira) ; CENTRE (Antioquia, Caldas, Risaralda, Quindío, Tolima, Huila, Caquetá) ; EST (Norte de Santander, Santander, Boyacá, Cundinamarca, Meta) ; PACIFIQUE (Chocó, Valle, Cauca, Nariño) ; ORENOQUE/AMAZONIE (Arauca, Casanare, Vichada, Guainía, Guaviare, Vaupés, Amazonas, Putumayo, San Andrés y Providencia) ; et BOGOTA. Le rapport de masculinité pour l'ensemble de la population de Bogota était de 87,8 en 1973, et de 89,7 en 1993.

Au sein du modèle général de migration urbaine à dominante féminine, les flux de population dirigés vers les **villes pétrolières du Casanare** font figure d'exception : comme c'est généralement le cas pour les migrations associées à l'exploitation de ressources naturelles (Cosio-Zavala, 1980), les hommes sont plus nombreux que les femmes (tableau 2). Ainsi, l'intensification des flux migratoires liée à l'exploitation pétrolière s'accompagne dans les trois villes d'une **masculinisation** de la population immigrante

adulte entre 1973 et 1993, particulièrement marquée à Tauramena. Le mouvement s'inverse à partir de 1993, avec une féminisation des migrants récents, d'une moindre amplitude, toutefois, que la masculinisation antérieure. Comparer la composition des différentes cohortes de migrants présentes en 1996 dans ces villes permet de préciser les changements récents dans les processus migratoires. Les migrants arrivés dans le courant de l'année 1996 comptent une proportion plus importante de jeunes de moins de 15 ans (30 à 35%) que les migrants plus anciens, ainsi qu'une forte proportion de jeunes femmes entre 15 et 29 ans (20%). Après une phase de migration dominée par les hommes seuls, on assiste à une immigration récente de familles complètes et à l'arrivée de femmes, seules ou accompagnées d'enfants. A l'issue d'une période où leur mode de vie repose sur une dissociation de l'espace de travail et de l'espace de reproduction sociale et familiale, sur laquelle nous reviendrons (section 2.3), certains *malleros*[1], une fois assurée leur situation résidentielle et économique, font venir leur épouse et leurs enfants. La venue de la famille semble d'ailleurs plus fréquente chez les *malleros* originaires du Casanare, qui doivent affronter la situation de crise traversée par l'agriculture et la montée de la violence dans la région, que parmi ceux d'origine plus lointaine (Hoyos y Salazar, 1997). L'arrivée récente de jeunes femmes adultes est aussi liée au fort développement de la prostitution, tout particulièrement à Tauramena. Les *malleros* ont été suivis par les prostituées qui « como los malleros, van detrás del petróleo » (Hoyos y Salazar, 1997).

1.2. La diversité des comportements migratoires

Pour comprendre et interpréter les comportements des migrants, au-delà de la migration sur la durée de vie ou sur 5 ans analysés jusqu'ici, il est nécessaire de considérer les trajectoires migratoires dans leur globalité. Les collectes biographiques réalisées à Bogota (1993), dans les villes du Casanare (1996) et à Cali (1998) nous donnent l'opportunité de mener cette analyse de manière comparative[2]. Sur la base d'indicateurs simples[1], on peut

[1] Première occurrence :définir le terme (FD)

[2] Les différences qui opposent ces trois contextes géographiques et économiques sont nombreuses. De ce fait, il demeure une spécificité irréductible des concepts et des méthodes d'observation de la mobilité mises en oeuvre dans les trois enquêtes. Si la définition du changement de résidence, par exemple, est identique du point de vue du critère temporel (résidence stable durant au moins un an dans un même lieu), elle varie en revanche selon l'enquête du point de vue du critère spatial (changement de logement, déplacement d'une résidence rurale à une résidence urbaine ou changement de '*corregimiento*' au sein du municipe, changement de municipe...). En conséquence,

dégager certaines régularités ou différences, voire ce que l'on pourrait appeler les 'invariants' des trajectoires migratoires 'moyennes' vers ces villes.

A Cali (1998), les migrants ont connu en moyenne un peu moins de deux lieux de résidence différents (1,75) avant leur première arrivée dans la ville[2] : en fait, plus de la moitié des migrations (57%) se fait directement depuis le lieu de naissance et les migrants indirects connaissent eux, dans l'ensemble, près de deux étapes migratoires avant leur entrée à Cali (2,75 lieux de résidence au total). Par rapport à Cali, la migration vers Bogota est encore plus directe : en moyenne, les migrants effectuent 1,6 étape avant leur première arrivée dans l'aire métropolitaine et les flux vers la capitale colombienne comptent proportionnellement plus de migrations directes (67% dans le District, et 60% en périphérie). La complexité des trajectoires des migrants vers les villes pétrolières s'opposent à la relative simplicité de celles des migrants vers les deux métropoles : même si l'on exclut les migrants résidant en hôtels, encore plus mobiles, les proportions de migrants directs sont bien inférieures (entre 16 et 36%), et les nombres moyens d'étapes très supérieurs (entre 2,7 et 3,3 selon les villes).

Le deuxième constat important à faire a trait à la variabilité du nombre d'étapes et de la proportion de migration directe selon le sexe. Globalement, la migration féminine est plus directe que la migration masculine. On constate à la fois chez les femmes une plus forte proportion de migration directe depuis le lieu de naissance (par exemple 59% contre 55% chez les hommes à Cali, 36% contre 27% à Yopal, etc.) et, pour les migrantes indirectes, un moindre nombre d'étapes résidentielles avant l'arrivée en ville (2,5 contre 3 chez les hommes à Cali, etc.). Cette moindre complexité des trajectoires féminines peut être en rapport avec une moindre insertion professionnelle des femmes et des migrations féminines 'dépendantes' des conjoints qui ne se réalisent que lorsque l'homme, parti d'abord, a assurée la reproduction économique de la famille. Vérifié dans les villes du Casanare, ce schéma n'est pas nécessairement valide ailleurs. La migration plus directe des femmes n'est pas toujours synonyme de migration dépendante. Elle s'explique parfois, au contraire, par un projet migratoire

l'interprétation des chiffres que nous présenterons ne doit porter que sur les ordres de grandeur.

[1] Nombre d'étapes avant la première entrée dans le lieu d'immigration, pourcentage d'immigrants directs, durée moyenne des trajectoires de migrants indirects.

[2] C'est-à-dire leur lieu de naissance et, le plus souvent, une étape migratoire antérieure à leur migration vers Cali.

spécifiquement féminin, directement lié aux ressources typiques du milieu urbain : emplois 'féminins', éducation et santé (pour elles-mêmes ou leurs enfants), et attraction du 'modèle' urbain de condition féminine (indépendance économique et sociale). Nous en verrons l'exemple dans la région Pacifique (section 3).

Les indicateurs synthétiques considérés jusqu'ici pour l'ensemble des migrants cachent d'importantes variations des trajectoires migratoires et des caractéristiques des individus qui les accomplissent : dans les trois catégories de villes considérées, **la diversité des parcours** suivis par les immigrants est manifeste. Nous ne détaillerons évidemment pas ici les résultats typologiques obtenus à partir du trio d'enquêtes[1] ; certaines conclusions seront simplement mises en perspective autour de l'exemple de Cali. Le tableau 4 décrit les grands types d'itinéraires vers cette ville, regroupés selon les principales zones d'origines à l'aide d'indicateurs résumant les caractéristiques principales des trajectoires.

Tableau 4 - *Les principaux types d'itinéraires des immigrants à Cali observés en 1998 (CIDSE/IRD)*[2]

(édition à refaire OB)

Lorsque l'on détaille l'origine géographique des flux, le pourcentage de migration directe varie mais, à Cali, il n'y a pas de relation systématique avec la distance entre lieux de naissance et d'immigration (du type : migration proche = plus fort pourcentage de migration directe). Les proportions les plus élevées de migration directe à Cali sont souvent observées dans les flux d'origine urbaine même assez éloignés, et les plus basses parmi des migrants ruraux y compris d'origines proches. Mais cette opposition rural/urbain n'est pas non plus systématique et ce que les chiffres suggèrent plutôt, de manière très cohérente avec ce qu'on observe à Bogota et dans les villes du Casanare, c'est une

[1] Dans les trois cas, l'outil employé pour l'analyse typologique des trajectoires individuelles est l'Analyse Harmonique Qualitative, une méthode de statistique descriptive des processus aléatoires proposée par Deville et Saporta en 1982 et adaptée pour la classification des données biographiques par Barbary en 1995 (cf. Deville, 1982 et Barbary et Pinzon, 1999). Pour répondre aux besoins spécifiques de chaque étude, on considère des niveaux fins de désagrégation des lieux d'origine, ce qui débouche sur des nombres importants de classes : 15 à Bogota (551 migrants observés), 20 dans les trois villes du Casanare (1827 migrants) et 34 à Cali (1175 migrants).

[2] : Toutes les statistiques sont calculées en pondérant les observations par les facteurs d'extrapolation du sondage. Les dernières colonnes donnent, à titre indicatif, le nombre d'observations de chaque classe.

forte différentiation du type de trajectoire migratoire selon les caractéristiques démographiques et socio-économiques des migrants. Ainsi, la migration directe à Cali est particulièrement fréquente chez les femmes d'origine urbaine proche, au niveau scolaire assez bas (primaire ou secondaire incomplet), tandis qu'elle est très rare chez les hommes d'origine rurale qui sont parvenus, à la date de l'enquête, à se constituer un capital d'éducation plus élevé (secondaire ou supérieure). À Bogota, la migration en provenance d'Antioquia est nettement plus directe (77%) que celle originaire du Valle (32%). À Yopal, l'exemple des migrants originaires de Bogota montre aussi que la distance géographique n'est pas le seul facteur : 41% d'entre eux sont venus directement, alors que ce n'est le cas que pour 4% des migrants originaires de la région Centre.

La même logique d'interprétation s'impose à l'examen des nombre d'étapes et des durées moyennes de trajectoires depuis le lieu de naissance jusqu'à la dernière arrivé à Cali : forte variabilité des deux indicateurs selon les régions d'origine, mais l'opposition entre les trajectoires simples (faible nombre d'étapes et courte durée) et complexes (plus grand nombre d'étapes et plus longue durée) s'explique généralement plus par les caractéristiques des migrants que par la localisation des lieux d'origine.

Ce constat de diversité des pratiques migratoires selon l'origine géographique des flux, leur composition démographique et socio-économique, leur motivation et les contraintes au sein desquelles elles se développent, etc., prend son intérêt en reliant ces processus aux conséquences et impacts concrets qu'ils ont sur les structures spatiales et sociales. Sous cette condition, les contrastes entre les types de trajectoires propres aux différents flux mettront en lumière le lien étroit existant entre les comportements migratoires et les caractéristiques sociodémographiques des migrants, ainsi que les changements structurels multiples et profonds que provoquent ces flux dans les lieux d'émigration et d'immigration.

1.3. Les impacts démographique et socio-économique des migrations

Entre Bogota et Cali, où plusieurs décennies de migration ont contribué à la formation de métropoles, et les petites villes pétrolières du Casanare soumises à une abrupte accélération de la migration, l'impact de la migration est bien évidemment très différencié. Ces deux catégories de villes situées aux extrêmes de la hiérarchie urbaine et où les temporalités de la migration sont distinctes, nous permettront d'abord de mettre en évidence

différents types d'impact sur les lieux d'immigration, sur le temps long comme au présent. Mais le rôle de la migration dans la production de la ville en Colombie ne doit pas occulter ses conséquences, toutes aussi importantes, sur les lieux de départ. Nous les évoquerons à partir de l'exemple de l'intégration au mouvement général d'urbanisation d'un espace longtemps demeurés en marge du système de peuplement colombien : les régions rurales du Pacifique.

Des effets démographiques toujours importants dans les métropoles

Comme nous l'avons vu, les courants migratoires vers les grandes villes sont très fortement sélectifs selon le sexe et l'âge. Même si l'impact démographique direct du flux migratoire a fortement diminué depuis 1980, l'accumulation de générations de jeunes adultes immigrés, en majorité des femmes, et, à Cali, l'accentuation de ces caractéristiques dans les flux récents, modulent fortement la structure par âge de l'ensemble de la population. L'apport par migration d'une population concentrée sur les âges de plus forte fécondité et en majorité féminine contribue d'abord à grossir la part des jeunes adultes dans l'ensemble de la population ; elle modère ensuite la chute du taux de natalité due à la transition démographique. Au total, dans les deux villes, l'apport migratoire et le surplus de naissances qu'il engendre ralentissent de manière significative le vieillissement de la population. A Cali, en 1999, elle comprend encore 35% de moins de 20 ans, 54% de 20 à 59 ans et seulement 11% de plus de soixante ans. A Bogota, la migration composée majoritairement de jeunes adultes est plus ancienne et son effet sur la structure démographique de la capitale s'est conjugué avec celui d'une transition démographique particulièrement précoce et rapide[1]. Migration et transition génèrent, là aussi, une proportion d'adultes très élevée : la tranche des 20 à 59 ans passe de 45% en 1973 à 55% en 1993, tandis que, dans le même temps, les moins de 20 ans chutent de 51 à 39%.

Ces structures par âge maintiennent les taux d'accroissement naturel à des niveaux élevés. A Bogota comme à Cali ou dans les autres grandes villes colombiennes, la croissance naturelle devient le moteur principal de l'augmentation de population : tandis qu'en

[1] Bogota présente en effet les plus faibles niveaux de fécondité et de mortalité du pays, même si les taux moyens masquent des différences majeures selon les classes sociales : en 1985, le nombre moyen d'enfants par femme était de 1,9 chez les 'non pauvres', 3,6 pour les femmes classées 'pauvres', 4,3 pour celles 'en situation de misère'.

1979 la migration expliquait 49% de la croissance de Bogota, elle n'est plus responsable que de 22% de celle-ci en 1990 (Yepes et Bosoni, 1993). En outre, le nombre de ménages augmente à un rythme 1,5 à 2 fois supérieur à celui de la population. Migration de jeunes adultes, transition démographique et changements de modèles résidentiels familiaux expliquent cette dynamique particulière qui constitue actuellement, plus encore que le rythme de croissance de la population, le véritable défi de la politique de logement. On le voit, même si l'impact démographique direct de la migration diminue sensiblement**, ses effets indirects dans les grandes métropoles du pays demeurent importants à travers la composition de la population accumulée** par plusieurs décennies de croissance rapide.

La construction des petites villes pétrolières dans un contexte d'immigration massive

Les villes pétrolières du Casanare sont l'archétype de petites villes soumises à un afflux massif de migrants au début des années 1990, qui modifie profondément, la composition par sexe et âge de leur population. Les populations très jeunes de 1973 produites par un régime démographique à fécondité élevée cèdent la place en 1996 à une structure de population plutôt masculine et extrêmement concentrée sur les jeunes adultes. Trop souvent négligée par des planificateurs surtout attentifs au volume de population, cette évolution a des conséquences importantes en termes de nature de la demande de logement, d'infrastructure ou de services urbains, et constitue un grand défi pour la gestion de ces villes, à court et moyen terme.

Cette situation difficile se **complique avec la perception du phénomène migratoire**. L'arrivée massive de migrants d'origine de plus en plus lointaine ne peut laisser indifférente la population *'casanareña'*, installée de plus longue date, qui devient progressivement minoritaire[1]. De fait, elle contribue à transformer leur perception de la région -de son passé, souvent idéalisé, et de son futur, souvent dramatisé-, et à attiser l'affirmation de l'identité *llanera*. Cette situation – somme toute classique – se double dans ces villes pétrolières des Llanos d'un contexte particulier. Relativement tranquille dans les années 1980, le Casanare affronte à partir des années 1990 une montée importance de la violence[2], pour devenir, en 1996, l'un des départements les plus violents du

[1] En 1996, seulement 30% de la population des villes de Yopal et Aguazul était native de la ville; à Tauramena cette proportion était de 14%.

[2] Voir le chapitre 5 « Violences et villes ».

pays. Développement de l'activité pétrolière, intensification brutale de la migration et augmentation de la violence avec l'arrivée de nouveaux acteurs armés dans la région sont étroitement associées, dans les faits comme dans les représentations : « *la llegada del petróleo* », désigne sous une forme générique l'ensemble de ces éléments considérés comme 'extérieurs' à la région. Tandis que la plupart des maux qu'affrontent actuellement ces villes (pauvreté, délinquance, violence, etc.) sont attribués aux nouveaux arrivés, ceux-ci de leur côté perçoivent cette stigmatisation et dénoncent, chez les autochtones, un repli régionaliste. Accentuant la perception négative du phénomène et la sensation de 'colonisation' du Casanare par les 'étrangers', les moyens de communication attisent les tensions. Dans ces villes comme ailleurs, la méconnaissance du phénomène migratoire fait la part belle aux idées reçues sans fondement réel.

Les **temporalités spécifiques** dans lesquelles se définissent les logiques des différentes classes d'acteurs intervenant dans ces villes rendent également difficile l'élaboration de projets collectifs de villes[1]. Hoyos y Salazar affirment très justement qu'il existe *« un sentimiento generalizado del 'cuarto de hora' en el que hay que aprovechar lo que se pueda ahora porque se considera que la situación es pasajera »*. Pour de nombreux migrants récents, cette conjoncture passagère s'inscrit dans une stratégie de mobilité résidentielle 'au long cours'. En revanche, pour les natifs de la région et ceux ayant fait le choix d'y résider avant la découverte des gisements pétroliers, il s'agit d'une situation subie, qui entre en contradiction avec leur futur dans la région même. S'adapter à un milieu totalement bouleversé en quelques années suppose, pour les *'casanareños antiguos'*, des changements souvent beaucoup plus importants que ceux vécus par les immigrants. Ils doivent, par exemple, affronter l'accentuation sensible de l'inégalité sociale : si une partie des *'casañeros antiguos'* arrive à tirer bénéfice du cycle pétrolier, d'autres subissent une forte détérioration de leurs conditions de vie, liée à l'augmentation généralisée des prix.

Outre le cycle démographique qu'elle impose (c'est-à-dire l'augmentation subite de la population, suivie d'une diminution probable mais difficile à évaluer), la conjoncture pétrolière provoque l'augmentation des systèmes résidentiels pluri locaux (section 2.1), qui se traduisent par une temporalité particulière de l'activité des populations. Les institutions ayant en charge ces

[1] Une étude spécifique de cette question a été menée par J.M. Fournier et V. Goueset, à partir de l'analyse des entretiens recueillis par M.C. Hoyos et O.I. Salazar. Voir : Fournier et Goueset, 1999; Hoyos et Salazar, 1997.

villes doivent alors tenir compte de la pratique de différents espaces urbains par les populations. D'une part, les migrations circulaires et les systèmes résidentiels bipolaires soulagent relativement la pression exercée sur les services urbains tels que l'éducation et la santé : la consommation de services dans la ville d'immigration est moindre que dans le cas d'une migration définitive où le travailleur migrant est accompagné de son conjoint et de ses enfants. Mais ce type de système de résidence conduit aussi à des situations sociales difficiles à gérer. Ainsi, Tauramena fonctionne au rythme de la paye des entreprises pétrolières :

« Tauramena (...) cuando hay pago es absolutamente caótico : está todo el mundo bebiendo(...). Eso dura tres días, dos días y otra vez vuelve, es el ciclo y nunca salen de ahí, o sea, por más dinero que les llegue (…) más gastan" (e 16, cité par Hoyos y Salazar).

De plus, comme le note Mauro (1986) à propos de villes équatoriennes, des citadins qui se considèrent en séjour temporaire en ville, limiteront au maximum leurs dépenses et n'investiront pas - ou peu - leur épargne en ville, mais plutôt dans leur localité d'origine. Ainsi, comme le montre l'évocation récurrente de la ville fantôme d'Arauca, l'incertitude concernant l'avenir est pesante. Elle marque les comportements et les décisions de la population comme des acteurs économiques et institutionnels. Au total, ces logiques spécifiques des migrants et des natifs, du pétrole et du développement urbain et régional, aux temporalités profondément contradictoires, risquent fort d'hypothéquer le futur de ces villes.

Et qu'en est-il dans les lieux d'émigration ?

Dans l'ensemble du pays, le caractère féminin de la plupart des flux migratoires à destination urbaine génère des déséquilibres importants, contribuant à une surreprésentation des hommes en milieu rural. Le phénomène est particulièrement accusé dans les zones de colonisation agricole récente, telles que l'Amazonie, les *Llanos*, la Côte Pacifique et l'intérieur de la région Caraïbe (Mesclier, 1999 : 76). L'exemple de Tumaco permet d'examiner plus avant des processus largement communs à d'autres régions de Colombie touchées par le vieillissement et la masculinisation des campagnes[1].

[1] Pour description d'ensemble à l'échelle nationale, voir Mesclier (1999 : 74-77). Une analyse détaillée du cas des campagnes du Casanare, autour des trois villes pétrolières, figure dans Florez et Dureau (1996 : 27-31)

Le municipe de Tumaco, à l'extrême sud-ouest du pays, abrite quelques 200 hameaux et villages, plus la ville elle-même qui compte environ la moitié de la population totale (115.600 hab, selon une estimation de 1996). Plus de la moitié des hameaux de Tumaco régulièrement suivis par les services de santé présentent des taux négatifs de croissance sur la période 1994-1996, une vingtaine d'entre eux sont même inférieurs à -10%. Il s'agit donc d'une très forte émigration, même si elle est inégalement répartie sur le territoire municipal. En effet, près d'un tiers des hameaux ont au contraire une croissance soutenue (taux >3,5%); ce sont pour la plupart des villages situés autour de la route Tumaco-Pasto, caractérisés par un dynamisme économique plus fort que la moyenne (commerce, négoce de bois, travail salarié dans les plantations voisines).

Variable d'une localité à l'autre, l'émigration est également sélective et entraîne des modifications importantes des structures par sexe et âge. Selon le recensement de 1993, les populations des dix municipes du littoral Pacifique du Nariño accusent toutes un très net déficit de femmes, surtout dans les zones rurales. La pyramide de Tumaco rural, pourtant la moins « déséquilibrée » de toutes, montre un net décrochage chez les femmes à partir de la tranche d'âge 15-19 ans. Les pyramides les plus asymétriques concernent les municipes localisés dans des zones de conflit armé, avec présence des acteurs de la guérilla dés le début des années 1990 : déficit global de femmes, mais aussi net déficit d'hommes adultes (à partir de 25 ou 30 ans) et, plus encore, de jeunes enfants. Combinés, comme on le verra, aux facteurs économiques et sociaux, les troubles de l'ordre public se répercutent donc vite sur les comportements migratoires, imposés par la force le plus souvent (fuite, déplacement). Les données des monographies concordent avec ces chiffres. En 1991, la zone des rivières (cinq rivières au nord de Tumaco, regroupant une trentaine de hameaux ou villages, au total près de 8 000 habitants) présente un taux de masculinité adulte de 117 hommes pour 100 femmes[1] et cette tendance s'étend à l'ensemble du municipe de Tumaco : en 1994-1996, le taux de masculinité est de 88 en milieu urbain pour 108, en moyenne, en milieu rural où près du quart des villages présentent des taux de masculinité supérieurs à 122[2]. La

[1] Angulo Paredes, NdC ; Saya, O.M. y Riascos Torres, JJ., 1991, Aspectos demográficos de la zona de intervención del convenio CVC-Holanda. Convenio CVC-Holanda, Tumaco, noviembre 1991 (multigr.)

[2] SISBEN (*sistema integrado de subsidios para el bienestar social*), 1994-1996, sur un échantillon d'un quart de la population municipale, tant en milieu urbain que dans les villages des rivières.

féminisation de la migration adulte vers Tumaco a donc pour corollaire la masculinisation des campagnes du municipe. L'on arrive ainsi à la situation inverse de celles décrites pour cette région dans les années 1960 et 1970 par Whitten (1992:11) et Motta (1975 : 67, 69), quand l'émigration féminine était très inférieure à la masculine.

Les données du SISBEN (1994-1996) permettent, à partir de l'analyse comparée ville-campagne, de saisir certains effets et moteurs des migrations vers les villes. L'impact sur les structures familiales est évident : en moyenne, les hommes ne représentent plus que 55% des chefs de ménage en ville, contre 78% à la campagne. Par ailleurs, les chefs de ménage célibataires sont beaucoup plus nombreux en ville qu'à la campagne (48% contre 30%), et sont, plus souvent encore, des femmes (85% des chefs de ménage célibataires en ville, 65% à la campagne). Ces différences marquées de structures familiales s'accompagnent de différentiels importants en termes de capital scolaire : en ville, près d'un tiers des chefs de ménage n'affichent aucune scolarité, mais un quart a terminé ses études primaires pour poursuivre éventuellement au delà. En milieu rural, il sont presque 50% à n'avoir aucune scolarité, et seuls 5% ont achevé le cycle primaire. L'absence d'offre scolaire de qualité en milieu rural explique en grande partie l'émigration vers la ville. Tous les entretiens le confirment : l'émigration des femmes concerne les jeunes non mariées qui partent travailler (vers Cali), mais aussi et surtout les mères d'enfant en âge de scolarisation (vers Tumaco). Ces dernières s'installent en ville avec leurs enfants, le mari restant éventuellement au village ou effectuant des aller-retour (bi-résidences ou migrations alternées).

En conclusion, il faut retenir l'importance des impacts démographiques que les migrations exercent sur toutes les catégories de lieux (métropoles, petites villes et espaces ruraux), même si, dans les métropoles, ces effets démographiques ont une temporalité plus lente car l'importance des effectifs en jeu donne une inertie considérable aux structures des populations. Mais l'impact sur les villes d'arrivée du processus migratoire et de ses évolutions récentes ne se limite pas aux dimensions démographiques ou économiques le plus souvent considérées : augmentation de la population, transformation de sa composition par sexe et âge, transfert de capital humain, etc… Les dimensions sociales évoquées rapidement à propos des villes pétrolières montrent comment réalités et perceptions de la migration se conjuguent et compliquent l'élaboration d'un projet collectif de

ville, condition pourtant nécessaire au développement urbain durable. Au delà d'une lecture démographique ou macro-économique de ces impacts, on doit donc s'interroger sur l'importance de la mobilité spatiale pour les unités familiales et les groupes sociaux qui la pratiquent, et la manière dont elle participe de leurs logiques de reproduction microéconomique et sociale.

2. CIRCULATIONS DANS L'ESPACE DE VIE ET MISES EN RELATION DE LIEUX

L'objectif général de cette deuxième partie est la mise en évidence (et en perspective selon les lieux d'observation) de formes de circulation dans l'espace qui permettent aux individus et aux groupes sociaux d'intégrer et de faire fonctionner un espace de vie 'multi-local'. Certaines de ces formes maintiennent parfois le peuplement des zones d'émigration au travers des pratiques de résidence alternée de leurs habitants. Dans la plupart des cas, elles constituent plutôt différents types de 'système de lieux' en interaction démographique, économique et sociale. En fait, sur la variété de sites observés, il semble que ce principe d'espace de vie multipolaire apparaisse partout, mais à des degrés et avec des prévalences variables, parfois difficiles à mesurer… Et surtout, il fonctionne à des échelles sociales, spatiales et temporelles très différentes (échelle sociale: individus, ménage, groupe familial, voire communauté villageoise ou d'autre type de réseaux ; échelle spatiale: terroir, municipe, département, région, entre deux ou trois lieux, voire plus; échelle temporelle : multi résidence, migration alternée annuelle ou pluriannuelle, échelle du cycle de vie). Plutôt que d'opérer une segmentation stricte entre les changements de résidences durables et les autres formes de mobilités spatiales - telle la multi-résidence ou des formes de mobilités circulaires -, nous reprendrons le continuum spatio-temporel des formes de mobilité pour mettre l'accent sur les modalités et les fonctions de l'intégration des lieux. La démonstration s'appuiera à nouveau sur plusieurs matériaux empiriques. À Bogota et dans les villes du Casanare, sur l'observation des systèmes de résidence durant l'année précédant l'enquête, leurs caractéristiques et leurs fonctions dans le système de reproduction des individus et de leurs familles (encart 1). À Cali sur les biographies migratoires déjà analysées dans la section 1.2, en y repérant cette fois en priorité les migrations circulaires au cours du cycle de vie.

Nous nous proposons d'illustrer ce point de vue en deux temps. De manière assez descriptive d'abord, dans la première section, où

nous montrons la diversité de ces pratiques de mobilité circulaires et d'aller/retour dans les espaces étudiés, depuis des mobilités de cycles courts articulant plusieurs pôles résidentiels dans la semaine ou dans l'année, (Bogota – villes du Casanare), jusqu'à l'alternance des choix résidentiels de long terme (Cali). Ensuite sous un angle plus analytique, en tâchant d'identifier les logiques d'articulation de ces pratiques avec les enjeux directs de reproduction socio-économique mais aussi avec les 'stratégies' familiales et les adaptations comportementales de portée plus culturelle.

Encart 1 *- L'observation des systèmes résidentiels dans les enquêtes de Bogota (1993) et du Casanare (1996)*

Outre les résidents habituels, l'univers des enquêtes Cede-Orstom inclut toutes les personnes ne résidant pas habituellement dans les logements de l'échantillon, mais ayant séjourné au moins 30 jours (28 jours dans le Casanare) dans le logement pendant l'année de référence (12 mois précédant l'enquête). Dans le questionnaire, on identifie pour chaque membre du ménage deux lieux de séjour en dehors du logement enquêté, en appliquant le même critère d'une durée minimum de séjour dans chaque logement de 30 jours (28 dans le Casanare), consécutifs ou non, pendant l'année de référence.

Pour analyser les espaces résidentiels, on peut introduire la notion de 'densité de résidence', définie par la durée de séjour dans chacun des lieux rapportée à l'intervalle de temps d'observation. Ainsi peuvent être appréhendés les systèmes résidentiels : configurations spatio-temporelles définies par l'ensemble des lieux de séjour et la densité de résidence dans chacun d'eux ; nous considérerons ici trois catégories de *système résidentiel* :

- *unipolaire* : un seul lieu de résidence ;
- *bipolaire* : alternance entre deux lieux de résidence dans lesquels la personne réside par périodes;
- *itinérant* : série de migrations résidentielles durables : déménagements entre les différents lieux.

2.1. Les pratiques de circulation

Les pratiques de circulation s'exercent d'abord à **des échelles de temps courtes, la semaine ou le mois**, articulant plusieurs pôles résidentiels. **À Bogota,** d'après l'enquête de 1993[1], les systèmes résidentiels bipolaires ou itinérants demeurent des pratiques peu fréquentes : 1% de systèmes itinérants dans les zones situées dans le District, 3% pour celles situées en périphérie ; 7% de systèmes bipolaires dans le District, 5% en périphérie. Les

[1] Voir Dureau et al, 1994; Dureau F., Lulle T., Parias A. 1998 ; Dureau F., 1999 ; Dureau F., 2001.

pratiques ‘itinérantes’ correspondent le plus souvent à des déménagements successifs de ménages des classes populaires très mobiles entre des logements en location : c’est donc la manifestation d’une mobilité intra-urbaine, qui sera traitée dans le chapitre 3. Les pratiques ‘bipolaires’, plus fréquentes dans les quartiers aisés, correspondent d’une part à des mobilités familiales vers une résidence secondaire en fin de semaine et pendant les vacances, d’autre part à des mobilités individuelles, d’actifs qualifiés exerçant leur activité en dehors de la capitale, sur lesquelles nous reviendrons avec l’exemple des villes du Casanare ; ces pratiques bi-résidentielles sont aussi le fait d’employées domestiques dormant chez leur employeur, mais retournant régulièrement dans leur logement personnel.

Au total, la segmentation spatiale de l’espace de reproduction familiale ne concerne donc qu’une faible partie de la population de Bogota, davantage les classes aisées que les secteurs populaires. En revanche, son impact sur la ville est loin d’être négligeable. Ainsi le segment supérieur du marché du logement s’est-il rapidement modifié avec l’adoption très rapide, à partir de la fin des années 1980, d’un nouveau type d’habitat par les classes aisées : l’appartement en immeuble collectif à proximité des zones d’emploi tertiaire. Ils ont ainsi pu disposer d’un espace résidentiel satisfaisant à la fois leurs attentes en matière de sécurité et de proximité du lieu de travail, et leurs exigences de qualité de vie (la maison de campagne).

À des échelles temporelles plus variables **(de la semaine à l’année), l’incidence des pratiques résidentielles pluri-locales est plus importante dans les villes pétrolières du Casanare.** En 1996, 18% de la population de Tauramena, 14% de celle de Yopal et 11% de celle d’Aguazul n’avaient pas, comme lieu unique de résidence, le logement enquêté : l’exploitation pétrolière a conduit à une augmentation des pratiques résidentielles basées sur des séjours temporaires ou cycliques dans les trois villes. Une partie de cette population non-permanente est itinérante : le plus souvent des migrants attirés par le marché du travail pétrolier, sans perspective d’installation durable dans la ville (ils se concentrent plus particulièrement à Tauramena). La migration temporaire et circulaire et les systèmes résidentiels bipolaires qui leur sont associés correspondent parfois à une étape dans le processus d’installation du migrant et de sa famille. Néanmoins, les systèmes résidentiels bipolaires ne sont pas l’apanage des seuls migrants récents. La fréquence des déplacements, la courte durée des séjours conduit souvent à interpréter la mobilité temporaire et/ou circulaire comme quelque chose d’éphémère. Il n’en est rien : pour

nombre de travailleurs, il s'agit au contraire d'un mode de vie 'au long cours' (encart 2), qu'ils pratiquent pendant de nombreuses années[1]. Comme le notent Hoyos et Salazar (1997), il s'agit *« de una forma de vida que posee su propia estabilidad y lógicas de funcionamiento dentro de la inestabilidad residencial que implica. (…)Se trata de un sistema estructurado, funcional y estable (…) »*, qui permet à ces travailleurs de tirer parti des opportunités spécifiques offertes par différents lieux.

Les rythmes de séjour dans les différents logements composant les espaces résidentiels sont très variables : si le quart des résidents bipolaires se rend chaque semaine dans son autre résidence, et un autre quart une fois par mois, un tiers n'y font qu'un seul séjour par an (Dureau et Florez, 2000 : 164). La aussi, la distance ne détermine pas à elle seule les comportements ; comme nous le verrons plus loin, ces écarts dans les rythmes de mobilité d'un lieu à l'autre s'expliquent principalement par les pratiques spécifiques des différentes catégories socioprofessionnelles concernées.

Encart 2 - *Le système résidentiel multipolaire des* malleros[2]

Ce *mallero*, originaire du village El Morro est infirmier de profession ; sa famille a toujours vécu dans ce village, il travaille et se déplace seul. Il dit qu'il leur envoie de l'argent depuis les endroits où il est employé, *« ...y cuando termina ya esa comisión, entonces un tiempito y llega uno a la casa, depara 15 días, 20 días y vuelve y otra vez »*

Il dit ensuite : *« ...Yo sí me he movido un poco más, he sido más trajinado en andanzas. Justamente con las compañías porque yo he estado en Arauca, Barranca, Sabana de Torres, el Huila y El Tolima.* »

Il arrive qu'entre deux emplois il ne retourne pas chez lui. C'est-à-dire qu'il peut travailler 28 jours à Barrancabermeja, et à la fin de ce contrat partir directement pour Sabana de Torres et travailler deux mois d'affilée sans revenir à El Morro. Sa pratique résidentielle combine des migrations temporaires et circulaires, autour d'un *« centre de gravité à partir duquel s'articule un ensemble de déplacements vers des pôles secondaires»* (Poulain, 1985 : 3), « résidence-base » où sa famille reste de façon permanente.

En ce qui concerne l'alternance des lieux de résidence **à plus long terme, au cours de la vie**, l'enquête faite à **Cali** conduit à un premier constat : si la grande majorité des migrants directs se stabilise à Cali après leur entrée dans la ville, au contraire la mobilité des migrants indirects ne s'arrête pas à leur première arrivée puisque entre celle-ci et la dernière entrée précédant l'enquête, ils effectuent en général d'autres migrations hors de Cali (une en moyenne). Dans l'ensemble assez âgée et plus masculine

[1] Un tiers des migrants bipolaires de Yopal a plus de cinq ans d'ancienneté; un sur cinq compte même plus de 10 années de séjour dans la ville.

[2] Exemple présenté par Hoyos et Salazar, 1996, Chapitre 5.1.2.

que la moyenne, la population qui alterne, de façon durable et relativement équilibrée en termes de temps, des séjours à Cali et d'autres dans ses lieux d'origine, représente environ 8% de l'ensemble des migrants[1]. Ces alternances résidentielles concernent autant l'aire métropolitaine de Cali (environ 30% des individus) que certains espaces intégrés à son aire d'influence régionale (Antioquia et Viejo Caldas, Tolima, Huila, 33%), plus rarement des espaces plus lointains (Bogota, le reste de la Colombie ou l'étranger, 18% au total), et en ce qui concerne les originaires de la région Pacifique, elles se limitent presque exclusivement aux migrants du nord du Cauca et des quartiers aisés de Buenaventura (9% au total).

Au plan socio-économique la mobilité résidentielle alternante entre Cali et le lieu d'origine se concentre aux deux extrémités de l'échelle sociale et concerne rarement les classes moyennes. Les résidents des secteurs les plus populaires de la ville (47% de ceux qui la pratiquent) sont en majorité originaires de l'hinterland rural ou urbain de Cali, où ils conservent en général leur résidence base (faible densité de résidence à Cali sur l'ensemble de la période). A l'inverse, les habitants des quartiers aisés (48%), aux origines plus lointaine et variées, résident la majorité du temps dans la métropole. L'exemple des originaires de Buenaventura est une illustration de cette segmentation sociale. Les migrants issus des quartiers aisés du grand port du Pacifique ont les moyens économique d'une mobilité fréquente entre Cali et leur ville d'origine (4,8 étapes migratoires en moyenne), par laquelle il ajustent leurs choix résidentiels aux aléas de la conjoncture, à leur situation familiale ou à leur position dans le cycle de vie, bref, à leurs impératifs de reproduction économique, sociale et familiale. Cette alternance de choix résidentiels s'accompagne souvent, dans leur cas, d'une ascension sociale à Cali (passage des quartiers de classes moyenne aux quartiers de classes aisées). Les trajectoires plus simples des originaires de la partie rurale ou des quartiers populaires du municipe (moins de trois étapes en moyenne), témoignent au contraire d'une mobilité au ressort principalement économique et que les contraintes liées à la faible accumulation de capital économique et social limitent.

[1] estimation selon l'analyse typologique des trajectoires résidentielles des migrants à Cali (Barbary, 2000).

2.2. La mobilité, une option de reproduction économique et sociale inégalement distribuée

Nous voudrions montrer maintenant comment différentes configurations spatio-temporelles de l'espace de vie et de la mobilité des individus, des ménages, des groupes familiaux etc., correspondent à différents schémas de dissociation éventuelle entre les lieux de reproduction économique, familiale, sociale et culturelle. En conservant au lieu d'origine, ou en attribuant à d'autres lieux, une fonction résidentielle, économique, sociale, voire symbolique pour certains individus du collectif et/ou à certains moment du cycle de vie, la mobilité utilise l'espace comme une 'ressource', une 'option' de reproduction économique et sociale mobilisable, mais sous certaines conditions, comme nous allons le voir, très inégalitaires. Les possibilités de définition et d'emploi de l'espace de vie sont loin d'être les mêmes pour tous.

Dans les trois villes du Casanare, les modalités de systèmes résidentiels bipolaires diffèrent sensiblement d'une ville à l'autre (Dureau et Florez, 2000 : 156). Une bonne partie des résidents bipolaires de Tauramena pratiquent l'arrangement résidentiel des « ménages segmentés » selon le concept proposé par Balán et Dandler (1987) à propos des migrants boliviens : leur espace résidentiel est composé de Tauramena, ville où ils travaillent ou tout au moins recherchent un emploi, et d'un autre lieu éloigné (Bogotá pour 25% d'entre eux, ou un autre département du pays, en dehors du Casanare et du Boyaca) où réside de manière permanente leur famille. À Aguazul, la grande majorité des résidents bipolaires ont , de même, leur lieu de résidence habituel en dehors de la ville, à laquelle ils sont liés pour des raisons professionnelles, mais se distinguent du cas précédent par la faible amplitude géographique de leur espace résidentiel et le caractère rural de la résidence familiale. Quant à Yopal, deux catégories de résidents bipolaires y sont présentes. La première est formée de personnes qui résident habituellement à Yopal, mais travaillent à l'extérieur (un tiers des résidents bipolaires). Le plus souvent, il s'agit de *Casanareños* ayant leur lieu de travail dans le département même et qui, en raison de l'infrastructure et des services présents à Yopal, élisent domicile dans cette ville; éleveurs ou cultivateurs de riz forment une bonne partie de cette population. Le second groupe correspond aux personnes qui travaillent à Yopal mais résident habituellement en dehors de la ville, à Bogotá ou hors du Casanare et du Boyacá; leur présence à Yopal s'explique par une activité dans le secteur pétrolier, comme dans les deux autres villes, mais également dans d'autres secteurs

comme l'administration publique ou l'agriculture (élevage, riz, etc.). Enfin, il convient de mentionner les résidents bipolaires qui sortent des trois villes pour raison d'études à cause des déficiences du département du Casanare, y compris de sa capitale, en matière d'offre scolaire.

La spécificité des systèmes résidentiels des habitants des trois villes reflète le rôle particulier joué par chacune d'elles dans un même système local d'habitat : Aguazul est plus utilisée comme lieu de reproduction économique des résidents bipolaires de la région, tandis que Tauramena héberge davantage des résidents bipolaires ayant leur famille en un lieu plus éloigné. Capitale du département possédant une infrastructure hôtelière de meilleure qualité, Yopal joue un rôle particulier dans l'hébergement des travailleurs qualifiés du secteur pétrolier. Ainsi, à Tauramena, et dans une moindre mesure à Aguazul, la majeure partie des systèmes résidentiels bipolaires s'expliquent directement ou indirectement, comme dans le cas des prostituées, par l'activité pétrolière, tandis qu'à Yopal, comme nous le verrons, d'autres facteurs interviennent. Qu'elles soient motivées directement par l'activité pétrolière ou non, les mobilités circulaires peuvent se réaliser grâce à l'amélioration des moyens de transport et de communication qu'a connu récemment la région : c'est elle qui a multiplié les lieux du territoire national accessibles depuis Yopal, Aguazul et Tauramena et, partant, a rendu possible le développement des pratiques pluri locales de leurs populations.

Le manque de biens et de services dans la campagne et les petites villes du Casanare conduisent les habitants du reste du département effectuer des séjours fréquents en ville, particulièrement à Yopal, qui concentre la meilleure offre en la matière. Il existe également une forte mobilité circulaire avec des villes du Boyacá (en particulier Sogamoso) et Bogotá :

- en raison du coût de la vie à Yopal ;
- pour des raisons de sécurité : nombreux sont les entretiens réalisés par Hoyos et Salazar à la gare routière de Sogamoso qui mettent en évidence le poids de la violence (menaces, séquestres, etc.) dans la décision de *Casanareños* de quitter leur ferme : continuant à travailler dans le département en y effectuant des visites sporadiques, ils installent leur famille dans des villes du Boyacá ou, pour certains, généralement plus fortunés, à Bogota ;
- en raison de la faiblesse de l'offre éducative dans le Casanare : aux raisons de sécurité, se mêle étroitement la recherche d'une meilleure qualité de l'éducation pour les enfants. Ainsi pour les *Casanareños*, la mobilité sociale peut s'accompagner d'un

> déplacement initial dans les villes du Boyacá, puis vers Bogotá pour les familles les plus aisées, à la recherche d'une meilleur offre éducative (Fournier et Gouëset, 2000 : 92).

Ces exemples le montrent bien, les systèmes de résidence bipolaires, avec un pôle dans une des villes du Casanare et l'autre à l'extérieur de la région, correspondent à une stratégie familiale pour tirer parti des opportunités offertes par des lieux fréquentés cycliquement. Cette pratique ne répond pas uniquement aux impératifs de survie des couches populaires, elle est aussi mise en œuvre par des classes aisées. Mais le rythme de déplacement entre le lieu de travail et le lieu de résidence est alors directement fonction du niveau socio-économique (Fournier et Gouëset, 2000 : 92).

Les enquêtes démographique et anthropologique réalisées dans les trois villes du Casanare convergent : tandis que les ouvriers se rendent deux à trois fois par an, au mieux tous les deux mois, dans leur famille, les professionnels les plus qualifiés y retournent chaque semaine, même si elle réside à Bogota ou dans un autre département éloigné. L'aléatoire domine les rythmes de déplacement des *malleros*, alors que les ingénieurs des compagnies pétrolières peuvent compter sur une stabilité d'emploi, une régularité des rythmes de travail et des moyens de communication qui diminuent les distances entre la zone d'exploitation pétrolière et la résidence familiale. Enfin, sur le long terme, la situation est tout aussi inégalitaire : tandis que la carrière des premiers bénéficie de la diversité d'expériences professionnelles sur différents chantiers, les seconds accumulent des emplois non qualifiés sans trajectoire sociale ascendante. Pour les mobilités circulaires qui sous-tendent ces systèmes de résidence complexes comme pour la migration de long terme évoquée à Cali dans la section précédente, la segmentation sociale est manifeste.

Aux motifs économiques de la bi-résidence, s'ajoutent des motifs d'ordre familial. Ainsi, le mode de vie adopté par les *malleros* présente d'autres avantages que les salaires élevés : il autorise plus d'indépendance que d'autres types de travail et offre une certaine liberté par rapport aux obligations familiales. *« Hasta en esto el mallero permanece en el límite, ya que tiene a su esposa e hijos en otro lugar del país pero sin asumir de lleno las responsabilidades que le exigiría formar parte de una familia. »* (Hoyos et Salazar, 1997). Les conditions se prêtent en effet à cet investissement professionnel délivré des obligations envers les enfants mais peuvent aussi, parfois, être responsables de la séparation du couple. La présence physique dans l'autre pôle du système résidentiel n'est pas l'unique relation entre les segments

des familles spatialement éclatées : les résidents bipolaires envoient souvent de l'argent à leur famille tout au long de l'année. La moitié des habitants des hôtels, qui ont principalement un système de résidence bipolaire, et entre 10 et 20% des résidents des logements ordinaires envoient régulièrement de l'argent à leurs proches parents (père, mère, conjoint et enfants). La fréquence des transferts diminue avec la durée de séjour dans la ville, mais ils demeurent une pratique répandue, même à long terme, aboutissant à une redistribution, hors des villes pétrolières, des revenus perçus par les immigrés. À côté de la redistribution par l'État colombien, d'une partie des *royalties* pétrolières dans le reste du territoire national, existe donc un système 'informel' de redistribution, qui ne répond pas à une politique d'aménagement du territoire, mais à la logique de la géographie des lieux d'origine des migrants.

En résumé, on peut affirmer que les systèmes résidentiels complexes basés sur des séjours temporaires, souvent cycliques, dans différents lieux du territoire national permettent de tirer parti des opportunités locales : ils obéissent, le plus souvent, à des logiques familiales (et non individuelles), dans un territoire national traversé par de profondes inégalités. Cependant, le recourt à la mobilité est profondément discriminatoire : à la maîtrise de l'espace par les personnels qualifiés du pétrole, par exemple, s'oppose la situation des ouvriers pour qui la distance a toujours un coût qui interdit des déplacements fréquents au lieu de résidence familial. Si la migration sous ses multiples formes est bien une option de reproduction économique et sociale - dans bien des cas d'ailleurs la seule ressource mobilisable, au prix fort, face à la dégradation des condition de vie locales -, on ne peut en aucun cas l'idéaliser comme un droit d'accès à la ville pour tous, solution à l'inégale répartition des opportunités d'emploi, de logement, d'éducation, etc.

3. LA GRANDE REGION PACIFIQUE, UN ESPACE MIGRATOIRE CONTEMPORAIN ?

Nous voulons maintenant élargir la perspective en nous plaçant dans le cadre plus vaste de l'évolution du "système de lieux" constitué des localités de départ, de passage et d'immigration, des réseaux et plus largement des espaces de vie et de reproduction des migrants, pour comprendre comment les mobilités s'appuient sur des valorations différentes de l'espace (en fait des ressources spatialisées), et comment, en retour, les fonctions de l'espace

régional se modifient sous l'effet de la mobilité. Pour cet exercice, nous disposons, dans l'espace régional de la grande région Pacifique, d'observations dans les lieux de départ –ruraux en l'occurrence- et dans un des principaux lieux d'arrivée, Cali. En nous appuyant sur l'analyse des trajectoires d'émigrants et d'immigrants, nous chercherons à intégrer, dans l'interprétation des résultats, l'ensemble des lieux qu'elles mettent en relation. Les données proviennent des sources précédemment évoquées, à savoir le recensement de 1993, l'enquête de 1998 à Cali – en particulier la typologie des trajectoires migratoires exploitée ici de façon spécifique pour les migrants originaires du Pacifique - et une enquête réalisée dans le village de Bellavista, sur la rivière Mejicano, dans le municipe de Tumaco en 1998 (cf. annexe 2)[1]. L'encart 3 précise les espaces auxquels il sera fait allusion.

Encart 3 – *Les lieux de la région du Pacifique*

La « grande région Pacifique » regroupe les quatre départements du sud-ouest colombien : Chocó, Valle del Cauca, Cauca et Nariño. Cependant, dans tout le texte, on parlera aussi de « région Pacifique », pour se référer seulement à la frange littorale de ces départements, qui fut peuplée historiquement par des descendants d'esclaves noirs avant et après l'émancipation (1851-52) et qui abrite aujourd'hui une population essentiellement noire (cf. chapitre 4).

La « région de Tumaco » s'entend comme l'ensemble des rivières et de la ville, et correspond grossièrement au municipe du même nom. Dans ce cadre, les migrations « lointaines » sont celles qui dépassent cet espace régional et le terme de « local » s'applique aux espaces ruraux riverains de la rivière du Mejicano ou des rivières immédiatement voisines (cf. carte 2).

Enfin, l'expression « Pacifique lointain », s'entend depuis Cali : elle exclut de la région du littoral pacifique le municipe de Buenaventura, grand port situé à deux heure de route, qui maintient avec la capitale du Valle des relations démographiques et économiques très étroites.

Nous adoptons d'abord le point de vue des espaces ruraux de départ (Bellavista) en s'intéressant d'une part à l'extension de l'univers de reproduction familiale à travers l'évolution des espaces de nuptialité, d'autre part à la distribution des destinations des émigrants et à leurs parcours migratoires. On cherche ainsi à caractériser les différentes fonctions que prennent les lieux de circulation et d'émigration. Dans un deuxième temps, l'analyse se déplace sur les trajectoires et les caractéristiques des immigrants à Cali en provenance du Pacifique et, particulièrement, du municipe de Tumaco. L'interrogation porte alors sur la spécificité des conditions d'insertion urbaines de cette population. Enfin, nous

[1] L'ensemble des informations recueillies à Bellavista l'a été grâce à la collaboration de Nelly Rivas, qui a présenté ses principaux résultats dans son mémoire en sociologie (Rivas, 1999).

tentons en conclusion une interprétation globale de l'espace du Pacifique en tant que "système de lieux", intégré et hiérarchisé, de circulation des hommes et des biens.

3.1. Les rivières, Tumaco, Cali : causes et effets de la mobilité à l'échelle locale, municipale et régionale

Les espaces de nuptialité : alliances et territorialité

L'évolution des espaces de nuptialité à Bellavista va nous permettre d'explorer un premier aspect, non directement lié aux logiques économiques, de la « mise en système » des lieux par la mobilité. Dans la baie de Tumaco au sud-ouest du pays, à quelques quatre heures de pirogue à moteur de la ville, la rivière El Mejicano compte aujourd'hui cinq villages consolidés, de 100 à 600 habitants chacun, et un habitat dispersé le long du cours d'eau. Le récit local affirme que le village de Bellavista fut fondé par Balbina de la Cruz, une femme originaire de la côte équatorienne voisine. Elle eut deux époux successifs, tous deux originaires de Barbacoas et considérés également comme « fondateurs ». L'information recueillie couvre la totalité de leurs descendants résidents, sur trois générations, plus des familles installées plus tard. On s'intéresse ici aux espaces de nuptialité en ce qu'ils traduiraient des correspondances entre logiques sociales d'alliances et de filiation et logiques spatiales. En d'autres termes, peut-on déceler des récurrences, indicateurs de stratégies d'alliances qui auraient des significations spatiales et territoriales ? Dans quelle mesure peut-on alors les mettre en relation avec les pratiques migratoires et/ou de mobilité ?

Carte 2 - Lieux d'origine des conjoints de natifs de Bellavista dans la région de Tumaco

Confiné, pour les premiers descendants, aux villages du río Mejicano ou des ríos voisins (Gualajo), l'espace de nuptialité se diversifie dès la seconde génération avec des conjoints originaires des rivières plus éloignées, de Tumaco, des grandes villes du pays, et même, dans certains cas, de l'étranger. Cette tendance s'amplifie à la génération suivante pour laquelle les conjoints sont originaires pour moitié de la région, pour moitié de l'extérieur du Pacifique. Cependant, la diversité des origines des conjoints n'est pas également répartie entre les sexes : les femmes se lient en moyenne avec des conjoints originaires de régions plus lointaines

et notamment des grandes villes du pays, alors que les hommes semblent privilégier des unions avec des femmes originaires de la région, et plutôt d'origine rurale. On est loin, en tout cas, d'un modèle de communauté fermée ou restreinte à la région. Toutefois, en retournant l'argument, on pourrait souligner que malgré l'accélération des migrations depuis une vingtaine d'années, 43% des conjoints de la génération actuelle restent originaires de la même rivière, et souvent du village lui-même. En fait, l'analyse des comportements différenciés selon les branches familiales (c'est-à-dire l'ensemble des noyaux familiaux descendant d'un même ancêtre) conduit à identifier trois stratégies matrimoniales principales. Egalement décrit dans le Chocó voisin par Losonzcy (1992), le schéma le plus commun à Bellavista consiste à établir des relations avec des conjoints d'autres rivières de la région - plutôt que des villages de la même rivière-, en tenant compte de leur origine sociale et en recherchant la répétition d'alliances entre frères et soeurs (carte 2). Un deuxième cas de figure concerne les branches familiales où la majorité des conjoints sont originaires des villes du Pacifique (Tumaco, Cali, Buenaventura). Enfin, deux groupes familiaux présentent des combinaisons sans récurrence évidente dans les lieux d'origine des conjoints. Ces trois stratégies témoignent d'une transition entre un "modèle traditionnel" restreint à la région proche - la première-, et un schéma qui traduit l'élargissement de l'espace de nuptialité – la dernière-, la deuxième, intermédiaire, reflétant les premières phases de migration et le brusque élargissement de la sphère de la nuptialité vers les villes.

Dans le premier cas, la précarité généralisée des ressources pousse à diversifier les alliances locales, multipliant de ce fait les possibles accès à d'autres territoires et d'autres ressources, tout en établissant des solidarités mobilisables en cas de problème majeur (perte de territoire, maladie, etc.). On reste-là dans un éventail restreint de ressources, localisées dans l'espace rural de proximité. Mais ces logiques de survie perdent de leur nécessité lorsque ces conditions extrêmes s'améliorent, avec, notamment, l'introduction d'autres types de ressources (le travail salarié, le petit commerce urbain). Il est alors possible de dissocier les stratégies matrimoniales des stratégies familiales de reproduction liées à l'espace local. De fait, dans ce nouveau contexte, l'alliance de type 'locale' ne privilégie plus tant l'accès potentiel aux ressources matérielles du lieu d'origine du conjoint que la relation elle-même, c'est-à-dire la participation à un réseau de reconnaissance

mutuelle[1]. Elle permet la réaffirmation d'une « territorialité » commune, celle du monde des rivières, qui dépasse le village ou la rivière d'origine et recouvre toute la baie de Tumaco. Cependant, avec l'accélération des migrations lointaines et surtout de l'urbanisation, les ressources stratégiques pour la reproduction des unités familiales ne sont plus situées dans la seule région, mais principalement localisées en ville (le travail, l'accès à l'éducation et à la santé, les réseaux d'information). L'élargissement de l'espace de nuptialité traduit les phénomènes de migration et d'urbanisation. Il participe, lui aussi, à la construction d'un nouveau « système de lieux » dépendant de nouvelles mobilités.

Lieux, trajectoires et fonctions de la mobilité

« *Anda andando* », « *anda viajando* » : il est en train de voyager. Décrit dans le Choco comme une initiation presque rituelle à l'âge de l'adolescence (Losonzcy, 1992), le voyage est l'expérience la mieux partagée du Pacifique, hommes et femmes confondus, ce dont A. Vanin (1999) a très bien parlé. On cherchera ici à décrire les espaces et les trajectoires couverts par ces « voyageurs »[2].

On peut tout d'abord confirmer l'importance des migrations : 76 % des femmes et 63 % des hommes natifs[3] de Bellavista n'y résident plus au moment de l'enquête. Mais on constate également que les deux tiers environ des natifs résident encore dans la région proche : dans le village, les rivières voisines ou la ville de Tumaco. La migration lointaine ne concerne donc qu'un tiers de la population d'origine. Les lieux de résidence hors de la région ne sont pas très variés : principalement la ville de Cali, (près de 20 % des natifs de Bellavista y résident aujourd'hui), le port de Buenaventura et les villes industrielles du Venezuela. Pour les

[1] Il faut donc nuancer considérablement les interprétations fonctionnalistes qui voyaient dans le système de parenté du Pacifique un ensemble de stratégies basées sur le contrôle de l'accès aux territoires (de Friedemann 1969 et 1974, Motta 1975).

[2] Prenant pour entrée la « grille généalogique » de l'ensemble des habitants élaboré pour l'étude de la nuptialité, nous avons sélectionné 30 informateurs résidants en 1998 à Bellavista, Tumaco et Cali, et leur avons demandé de reconstruire leurs propres trajectoires migratoires, et celles de leurs proches (parents, enfants, parfois les collatéraux, âgés de plus de 15 ans et non décédés), qu'ils habitent ou non dans le village au moment de l'enquête. Nous avons pu ainsi recueillir des informations sur les présents et les absents en 1998 (142 personnes au total), avec une répartition par sexe et tranches d'âge équilibrée.

[3] On utilisera abusivement ce terme, assimilant ainsi à cette catégorie les quelques personnes non-natives qui ont résidé longuement à Bellavista avant leur départ en migration (ce sont des conjoints de personnes natives).

habitants des rivières du Pacifique, l'espace de migration est en grande majorité borné par des lieux connus de longue date, où ce sont implantés les réseaux migratoires, que ce soit dans la région proche ou les deux principales villes de la grande région du Pacifique.

La ville de Tumaco est le premier lieu de résidence des émigrés de Bellavista, permettant la mise en place puis l'activation de réseaux de circulation permanente de personnes, de produits et d'informations entre rivières et ville ; nous y reviendrons. Mais les lieux couverts par les réseaux des natifs des rivières s'étendent bien au-delà de la région proche de Tumaco pour constituer une structure d'espaces emboîtés, aux « qualités » différenciées, et qui attirent une migration sélective en fonction du sexe, de l'âge et de la scolarité des individus. L'espace le plus proche correspond « au pays des rivières » qui abrite aujourd'hui à peu près le tiers de la population d'origine : une population relativement plus âgée que la moyenne, de niveau scolaire très bas, et un peu plus d'hommes que de femmes. Au niveau immédiatement supérieur, la ville de Tumaco, pôle régional, est le lieu de destination des hommes de niveau de scolarité secondaire, et surtout des femmes adultes qui viennent s'occuper de la scolarité de leurs enfants. Plus loin, Cali accueille surtout des hommes jeunes, et, de plus en plus également, des femmes jeunes, ayant entamé ou terminé le secondaire, et qui en profitent souvent (surtout les femmes) pour poursuivre leurs études. Les destinations plus éloignées attirent des personnes plus âgées, celles et ceux qui y trouvent un travail spécialisé en accord avec des compétences acquises antérieurement, ou qui y rejoignent leurs enfants (les femmes surtout). On aurait donc un dispositif spatial aux fonctionnalités multiples, un espace apparemment ouvert et accessible aux migrants en fonction de leurs besoins et de leurs expectatives, grâce aux réseaux de parents et de voisins qui garantissent « l'atterrissage » dans les lieux d'arrivée. Une analyse des trajectoires migratoires permet de préciser ce modèle.

Pratiquement tous les natifs de Bellavista ont quitté le village au moins une fois pour une durée supérieure à un an. Un peu moins de la moitié d'entre eux ne sont partis qu'une seule fois, qu'ils soient revenus au village pour n'en plus bouger ou qu'ils soient restés sur leurs premiers lieux de migration. Un peu plus de la moitié déclare une seconde étape de migration, et la moitié de ceux-ci une troisième. Une minorité de personnes ont connu d'autres étapes encore, jusqu'à cinq[1]. Les premiers départs ont

[1] En moyenne, les migrants lointains à la date de l'enquête ont effectué 1,9 étapes migratoires. Cette valeur concorde avec celles obtenues dans l'enquête CIDSE-IRD à Cali, qui mentionne des nombres moyens d'étapes avant la dernière arrivée à Cali de 2,5

toujours lieu avant 25 ans, pour des motifs déclarés de recherche de travail et/ou poursuite des études, mais aussi « pour chercher la vie » et « ouvrir son chemin ». Les motifs des migrations ultérieures sont essentiellement la recherche de travail pour les hommes, l'éducation et la scolarisation des enfants pour les femmes. L'analyse détaillée des trajectoires (destination, âge du migrant, durée, motifs) permet d'en dresser une typologie qui éclaire le processus régional de mobilité. Six modalités principales se dégagent :

Un premier groupe, très minoritaire (8%) rassemble les « sédentaires » qui n'ont jamais voyagé : il comprend surtout les « aînés », quatre d'entre eux assumant un rôle important dans la hiérarchie sociale locale. Pour eux, le fait de ne pas migrer n'est en rien un facteur de marginalisation : leurs enfants, eux, résident ou ont résidé à l'extérieur.

À l'opposé, les « émigrés » (30%) ont partis pour une destination lointaine (Buenaventura, Cali, étranger, etc.) et y résident encore au moment de l'enquête. Parmi eux, les plus jeunes sont partis depuis moins de 10 ans et n'ont peut-être pas achevé leur cycle de migration. La migration définitive, si on la définit arbitrairement comme celle d'une durée supérieure à 10 ans, affecterait plutôt les femmes (28 pour 15 hommes). Chez les hommes, les migrants les plus lointains présentent deux profils désormais « classiques » dans la région : d'une part les jeunes qui vont travailler dans les champs de coca des piémonts amazoniens (les *raspadores*), le temps d'accumuler un pécule et d'aller plus loin ou de revenir (cette étape ne sera pas, en général, de longue durée); d'autre part ceux qui tentent leur chance dans les zones industrialisées -principalement pétrolières- du Venezuela. Dans les deux cas, l'objectif économique est déterminant : accumuler pour envoyer (ou rapporter) de l'argent à la famille.

Plus de la moitié des personnes (54%) sont dans des situations intermédiaires : toutes ont migré, mais leurs départs ne signifient nullement rupture des réseaux familiaux, il les élargissent dans des espaces d'amplitude variable. Certains (14%) poursuivent le schéma traditionnel de la mobilité des rivières dans un univers intégrant les villes du Pacifique. Dans une 'version moderne' du voyage d'initiation, d'autres (19%) effectuent une étape à Tumaco, puis un passage à Cali avant de revenir résider à Tumaco, riches d'une expérience de 'la grande ville'. Les départs directs vers Cali – éventuellement suivis de retour dans la région- sont

pour les originaires de Tumaco rural, 1,6 pour Barbacoas Rural et 1,8 pour les ruraux des autres municipes de la côte du Nariño.

naturellement plus rares (15%) et répondent davantage à des motifs économiques ou à des expectatives précises (travail, études, ou installation définitive –même si celle-ci ne concerne finalement que moins de la moitié d'entre eux). Enfin, quelques uns (6%) sortent des sentiers battus de Cali et Tumaco, et séjournent dans des lieux divers avant de revenir au village : ils « cherchent la vie » et veulent « voir le monde », un peu à la manière de leurs anciens qui parcouraient les rivières du Pacifique. Ils repoussent maintenant plus loin les frontières de leur univers, ce qui renforce leur prestige mis à profit ensuite dans le monde des rivières.

Comme ailleurs en Amérique latine[1], la plupart de ces mobilités résidentielles ne signifient pas rupture avec la région d'origine, et les ressources du village sont fréquemment sollicitées pour aider le ou la migrant(e) : la jeune femme y laisse ses enfants ou y envoie ses derniers nés à la garde des grands parents, les « petites sœurs » migrent à leur tout pour aider à tenir la maison à Cali, sans compter les retours imprévus en cas de détresse majeure. Réciproquement, la ville s'est définitivement intégrée aux espaces de vie des habitants ruraux, et c'est particulièrement vrai pour Tumaco qui « fonctionne », dans les pratiques de mobilités, de plusieurs manières : destination durable, étape transitoire avant un départ plus lointain, ou lieu de résidence partagé avec le village (en général l'homme reste au village pendant que la femme et les enfants résident à Tumaco). Tumaco est devenu le pôle régional où se concentrent les informations stratégiques d'ordre familial, économique ou politique, procurant aux villages des rivières, par migrants interposés, leur capacité à « être au courant », à s'intégrer dans les dynamiques régionales pour ne pas être « oubliés », par exemple, lors d'éventuels programmes d'infrastructures ou de développement local. Aujourd'hui les villages ne peuvent se reproduire socialement sans les migrants urbains. L'espace régional fait donc système à partir de l'articulation des différentes modalités migratoires, sans oublier ceux qui ne partent pas. La circulation des hommes et des biens matériels et symboliques y fonctionne précisément parce qu'il demeure des sédentaires, que d'autres effectuent des migrations de longue durée, que d'autres encore évoluent dans un système de mobilité avec retour.

Les diagnostics alarmants sur le dépeuplement de certains villages, surtout quand les femmes commencent à migrer massivement, ne devraient donc pas nous mener à des conclusions hâtives en terme de « déclin». Ils signalent toutefois une

[1] Cette conclusion concorde avec les analyses rassemblées dans les actes du colloque de Quito 'Se fue a volver' (Reboratti (éd.) 1986) ou, plus récemment par G. Cortes en Bolivie (2000).

recomposition spatiale qui affecte considérablement les modes de penser et de s'approprier les ressources dans les espaces villageois. Les registres de légitimité « traditionnels », fondés en grande partie sur la résidence et le travail, doivent désormais s'adapter à ces nouvelles conditions, celles où des villageois-urbains (bi-résidence Tumaco et village) ou des migrants-revenants disposent de ressources nouvelles, matérielles ou non matérielles - légitimités acquises en milieu urbain, particulièrement par la scolarité ou l'intégration dans des réseaux de pouvoirs locaux-, qu'ils peuvent mettre à disposition du collectif –la famille, la parentèle élargie, le village- ou au contraire utiliser dans des stratégies plus individualistes.

3.2. Les immigrants du Pacifique à Cali : la difficile égalité des chances

Nous allons maintenant brosser un portrait à grand traits des immigrants du Pacifique à Cali, de leurs itinéraires résidentiels et de leurs caractéristiques démographiques et socio-économiques, qui en font à la fois une population particulière et très hétérogène. Nous verrons aussi qu'elle affronte, globalement, des difficultés spécifiques d'insertion urbaine. Nous utiliserons pour cela la typologie des trajectoires de migrants élaborée à partir de l'enquête de 1998 à Cali (déjà évoquée en section 1.2). Elle se compose de 34 classes, dont 14 regroupent des originaires de la région Pacifique[1] qui totalisent 18% des migrants durée de vie à Cali. Au sein de ce segment de la typologie, nous tenterons de dégager ce qui distingue les originaires de la côte du département Nariño et plus particulièrement ceux du municipe de Tumaco.

Un système migratoire ample et intense

Les trajectoires menant du Pacifique à Cali ont leur origine dans quatre grands espaces : la côte du Nariño (34% des migrants du Pacifique à Cali), la côte du Cauca et la vallée du Patia (31%) , le municipe de Buenaventura (24%) et le Chocó (11%).

Si l'on s'en tient aux indicateurs synthétiques sur l'ensemble des migrants (proportion de migrants directes, nombre moyen d'étapes, durée moyenne des étapes), les trajectoires des migrants du Pacifique se différencient assez peu de celles des autres immigrants à Cali (tableau 4). En revanche, lorsque l'on écarte les

[1] 10 classes de migrants provenant de ce que nous avons appelé le 'Pacifique lointain' auxquelles s'ajoutent 4 classe de migrants du municipe de Buenaventura.

migrations directes - dont une part importante est liée au regroupement familial à Cali-, les pratiques migratoires des habitants du Pacifique lointain (Nariño, Cauca, Chocó hors Buenaventura) se distinguent fortement par trois caractéristiques :

- **la fréquence élevée de la mobilité résidentielle** : un changement de résidence tous les trois ans, en moyenne, contre quatre ans et demi pour l'ensemble des autres origines ;
- **la grande amplitude spatiale des trajectoires dans et hors de la région Pacifique** : les trajectoires issues de la région du Pacifique lointain comprennent presque toutes un nombre important d'étapes migratoires de longue distance, soit au sein de la grande région sud-ouest du pays (par exemple, depuis la côte du Nariño vers Buenaventura, Cali, l'intérieur du Cauca, le sud du Valle ou la région d'Antioquia), soit plus loin en Colombie, voire même à l'étranger (Panama, Equateur et Venezuela) ;
- **l'intensité des relations migratoires avec Cali** : la fréquence élevée d'épisodes résidentiels à Cali antérieurs à celui en cours au moment de l'enquête est, quant à elle, une caractéristique spécifique des émigrants du municipe de Tumaco (urbains comme ruraux) et, dans une moindre mesure, des campagnes du Chocó. Cette expérience migratoire à Cali suivie de retour ou d'une autre migration, d'une durée variable selon les individus, s'acquière au long d'une période de temps elle aussi variable, pouvant atteindre vingt ans dans certain cas. À un instant donné, elle concerne de 10 à 30% de l'effectif observé, et au total, compte tenu des rotations entre individus, plus de la moitié des migrants de Tumaco et du Choco l'ont connue.

Les trajectoires au long cours des migrants du Pacifique lointain contrastent particulièrement, dans un contexte comparable du point de vue des distances à Cali, avec celles des migrants originaires de la partie andine de la région sud-ouest (intérieur du Cauca et Nariño, Antioquia, Tolima et Huila). Dans ces régions, l'importance des migrations directes vers Cali, les trajectoires migratoires limitées aux villes des départements de naissance ou à celles situées à proximité de Cali (absence -à quelques exceptions près- de migration à l'extérieur de la région sud-ouest du pays) et la rareté des épisodes résidentiels antérieurs à Cali, s'opposent aux caractéristiques du système migratoire des originaires du Pacifique que nous venons de mettre en évidence et que confirment les études plus qualitatives effectuées dans les zones d'origine.

Un capital éducatif élevé mal converti en termes d'insertion économique

Le profil particulier de mobilité des habitants du Pacifique s'accompagne d'une forte singularité 'raciale' et sociale de ce groupe de migrants[1]. La population noire forme l'essentiel des flux provenant de la côte du Nariño et du Chocó, tandis que la composition est beaucoup plus mélangée dans le cas de Buenaventura (plus d'un tiers de population non noire pour l'ensemble du municipe) et surtout de la région Pacifique du Cauca (les blancs et métisses y sont majoritaires). Mais au delà de ces variations locales, les migrants du Pacifique considérés dans leur ensemble comptent près de 80% de population afrocolombienne contre 24% dans l'ensemble de la population de Cali.

Contrairement au stéréotype répandu à Cali sur le handicap de niveau d'éducation de la population afrocolombienne, **le capital éducatif des migrants du Pacifique à la date de l'enquête est nettement supérieur à celui de beaucoup d'autres migrants.** Ce différentiel est avéré pour l'ensemble du Pacifique par rapport à la moyenne des migrants : 54 % de niveau secondaire ou supérieur chez les migrants du Pacifique contre 51% seulement en moyenne. L'écart global s'explique en grande partie par l'effet du niveau d'éducation très élevé des migrants de Buenaventura (79% de secondaire ou supérieur). Mais l'avantage relatif des originaires du Pacifique s'accentue et devient presque systématique lorsqu'on les compare à d'autres migrants en contrôlant la distance à Cali et l'origine rurale ou urbaine. Ainsi chez les migrants ruraux, 42% de ceux de la côte Pacifique du Nariño ont un bagage éducatif secondaire ou supérieur alors que ce n'est le cas que pour 9% de ceux des campagnes de l'intérieur du département. Hormis le cas particulier de la ville de Buenaventura, les contrastes sont moins forts pour les migrants d'origine urbaine, mais restent presque toujours à l'avantage des originaires du Pacifique.

Les observations effectuées à Tumaco suggèrent qu'il faut associer ce constat fait à Cali à un processus d'émigration très sélective depuis les campagnes du Pacifique : seuls les individus les mieux dotés en capital éducatif entreprendraient la migration vers Cali. Mais cette sélectivité de la migration n'est en rien spécifique du Pacifique. Pour expliquer les différences avec les autres origines régionales, il faut recourir à l'hypothèse d'un

[1] Compte tenu des effectifs observés assez réduits, nous limiterons l'analyse statistique à trois variables simples : le phénotype des individus, leur niveau d'éducation et leur strate socio-économique de résidence dans Cali (cf. introduction et annexe 3)

surinvestissement collectif des populations du Pacifique dans l'éducation, perçue comme la condition requise pour l'insertion économique à Cali. Ce comportement intégrerait-il déjà la conscience d'un handicap racial à surmonter ? Il est de toute façon douteux que cet investissement puisse se réaliser dans les zones d'origine des migrants, étant donné l'insuffisance chronique d'offre scolaire dont elles souffrent. Le plus probable est plutôt qu'il ait eu lieu au cours de la trajectoire migratoire et probablement pour un grande part à Cali, entre la date d'arrivé dans la ville et celle de l'enquête. Quoi qu'il en soit, la question est posée de savoir si cet avantage relatif de capital éducatif est converti en terme d'insertion socio-économique. En 1998 la situation s'avère contrastée, cet enchaînement 'logique' étant souvent contrarié.

Si l'on compare les migrants ruraux de la côte du Nariño avec ceux de l'intérieur du département, on constate que malgré l'avantage des premiers en terme de capital éducatif, ils sont, dans une proportion très supérieur au seconds, cantonnés aux strates d'habitat populaire (strates 1, 2 et 3) : de 80% à 100% selon les origines alors qu'au même moment, près de la moitié des migrants de l'intérieur ont accédé à une résidence dans les trois strates supérieures. Ce schéma très inégalitaire se répète pour les migrants ruraux du Choco et, dans une moindre mesure pour ceux du Pacifique Cauca et de Buenaventura, en regard de l'insertion socio-économique à laquelle parviennent leur homologues des campagnes de l'intérieur. En revanche l'insertion résidentielle des urbains du Pacifique n'apparaît pas globalement moins bonne que celles des urbains de l'intérieur et, dans certains cas, elle peut s'avérer meilleure.

Ces résultats posent la question des inégalités socio-raciales dans l'accès aux ressources économiques en ville d'une manière à la fois précise et nuancée. Pour les migrants ruraux, il ne fait pas de doute que les originaires du Pacifique sont considérablement freinés dans leur ascension sociale par des discriminations dans l'accès aux emplois et aux rémunérations auxquels devrait leur permettre de prétendre leur avantage relatif de capital éducatif. L'existence à Cali, dans certains segments du marché de l'emploi, d'une discrimination proprement raciale de la population afrocolombienne est d'ailleurs avérée par des études qualitatives (cf. Urrea 1997 : 155, Urrea 2000: 23, Agier et alli. 2000 : 50-53, Barbary 2001 : 794-798). Cependant, conclure sur son importance statistique et son rôle dans les inégalités d'insertion socio-économique est une autre affaire. L'hétérogénéité des conditions sociales selon les origines régionales et surtout l'opposition entre

migrants ruraux et urbains montre bien que le processus n'est pas uniforme. La composante raciale y prend une part variable, en interaction avec d'autres critères de différenciation : lieux et temps de résidence à Cali, genre, position dans le cycle de vie, trajectoire professionnelle, etc. L'étude statistique rigoureuse reste à faire, et la variable de l'éducation ne saurait à elle seule rendre compte des inégalités dans l'accumulation des différentes formes de capital qui conditionnent l'accès aux ressources. L'analyse sommaire menée ici a surtout le mérite de déplacer le débat sur l'inégalité raciale à Cali depuis son terrain le plus 'traditionnel' et médiatisé, celui de la ségrégation résidentielle, voire d'un ghetto racial dont les résultats de la recherche démontrent qu'il n'existe pas (voir Chapitre 3), pour le recentrer sur la question cruciale des inégalités d'accès à l'ensemble des ressources urbaines pas (voir Chapitre 4).

3.3. Cali et la côte Pacifique, l'exemple d'un système de lieux

Les données recueillies dans la région de Tumaco et à Cali nous semblent illustrer assez bien la thèse sur le système de lieux défendue dans ce chapitre. Les formes différenciées de migration et de circulation identifiées tant chez les émigrants de Bellavista que chez les immigrants du Pacifique à Cali, concourent, dans leur ensemble, à la mise en relation d'une série d'espaces emboîtés qui s'étend à la région Pacifique entière et même au-delà. Bien sûr, la densité et l'intensité des liens matériels et symboliques qui s'établissent entre ces lieux varient très fortement selon les directions et les distances, laissant de grands 'vides' qui se combleraient d'ailleurs en grande partie si l'on généralisait l'observation à l'ensemble des lieux d'émigration du Pacifique[1]. Plus qu'une structure concentrique, c'est un schéma réticulaire qui organise cet espace migratoire le long de 'routes' où se concentre la mobilité. Dans le cas de l'axe Bellavista/Tumaco/Cali, elles se dessinent autours de cinq espaces cardinaux : (i) Bellavista, (ii) l'espace des rivières de la baie de Tumaco, (iii) la ville de Tumaco, (iv) les villes de Cali et Buenaventura, (v) d'autres destinations extérieures à la région Pacifique. Mais au total, la somme de ces pratiques migratoires engendre bien un système de circulation qui se projette dans toute la « grande région Pacifique », et la dépasse. Les flux d'hommes et de biens, matériels et symboliques, qui le

[1] Notamment les relations privilégiées Buenaventura-Cali et Guapi-Popayán. Le cas du Chocó, plus complexe à cause des relations étroites avec Medellín et la côte Caraïbe, témoigne de la rupture entre les parties nord et sud de la région Pacifique, constatée sous de nombreux aspects (linguistiques, culturels, politiques, etc..).

composent varient à différentes échelles temporelles, spatiales et sociales.

Dans le temps, ces flux varient bien entendu à l'échelle 'historique', avec la réorientation et la diversification des destinations des émigrants depuis leur zones d'origine et, corollaire de celle-ci, l'expansion et la recomposition des bassins migratoires des grandes villes. Mais à l'échelle du cycle de vie des migrants, les formes de mobilités se différencient également, produisant des compositions démographiques et socio-économiques spécifiques à certains types de flux : voyages 'd'initiation', migrations durables aux motifs économiques ou familiaux, installations dans les lieux d'émigration, retours aux lieux d'origine ou déplacements forcés[1].

Dans un premier temps, on pourrait voir dans ces dynamiques un processus d'indifférenciation spatiale, c'est-à-dire un processus dans lequel les unités spatiales « traditionnelles » -le village, la rivière, la ville- perdraient leurs fonctions primaires (respectivement : résidence, affiliation territoriale, jonction avec la société globale) au bénéfice d'une recomposition territoriale régionale. Il peut maintenant y avoir dissociation entre lieu de résidence et lieu d'affiliation territoriale (le migrant à Cali qui continue à se qualifier de « *tumaqueño* », mais aussi celui qui ne se perçoit plus que comme « *caleño* ») ou entre résidence et travail (les bi-résidents en ville et au village). D'une certaine façon, les lieux perdaient de leur autonomie en acquérant chacun de nouvelles fonctions, en interdépendance avec les autres. Le Pacifique s'intègre ainsi, avec un temps de retard sur les autres régions du pays, aux dynamiques migratoires et aux recompositions territoriales qu'induit la nouvelle distribution de fonctions aux lieux. Les ressources exploitées par les individus, mais surtout par les groupes familiaux, se situent alors dans différents lieux et ne prennent de valeur que par leur complémentarité dans le temps et dans l'espace, dont nous avons vu de nombreux exemples. Mais cette indifférenciation des lieux n'est bien sûr qu'apparente. Tous les espaces ne contribuent pas également à cette reproduction, et surtout pas de façon aléatoire,

[1] Ce dernier cas concerne une époque très récente (2000-2001) mais connaît une dynamique exceptionnelle, résultat de l'offensive paramilitaire dans toute la région du Pacifique (Sánchez 2002). Au déplacement de populations rurales installées dans des zones considérées comme stratégiques par l'un ou l'autre des acteurs armés, s'ajoute le déplacement des élites engagées dans le champ social et politique local (dans les ong pour la défense des droits de l'homme, le mouvement ethnique, mais aussi les syndicats et l'Eglise catholique), ce qui à terme modifie en profondeur la capacité d'action et d'adaptation de ces sociétés aux changements d'ordre national ou global.

sinon de façon différenciée selon l'âge, le genre, la condition sociale, la position dans le cycle de vie, etc.

On peut alors parler d'un « système de lieux» dans lequel les points de départ et d'arrivé de chaque 'route' ont des positions et des fonctions relatives qui déterminent elles aussi les volumes et les caractéristiques des flux migratoires qui les empruntent. Depuis Bellavista, par exemple, Tumaco est la destination privilégiée des femmes qui recherchent un accès réel à l'éducation et à la santé pour leur enfants, même si cela implique la segmentation de l'espace de reproduction économique et social du ménage, les hommes conservant parfois leur insertion résidentielle et professionnelle rurales ou recherchant à Cali, Buenaventura ou même plus loin de meilleures opportunités d'emploi qu'à Bellavista ou Tumaco. Les jeunes femmes, elles, recherchent fréquemment, dans la migration directe à Cali, l'indépendance économique et les conditions nécessaires à la poursuite des études. Mais l'ensemble de ces choix résidentiels individuels ou familiaux s'inscrit presque toujours dans des logiques plus collectives (réseaux parfois très étendus d'originaires du même village, de la même rivière, du même municipe etc., communautés plus vastes construites autour de l'identité territoriale régionale, voire de l'identité ethnique), qu'illustrent bien les pratiques migratoires des populations du Pacifique. A ce propos, d'autres études[1] ont bien montré le rôle décisif des « colonies ». Comme à Cali les *Guapireños* ou à Bogota les *Robleños,* ces « communautés d'origines » s'instituent dans la migration et acquièrent un rôle de cohésion sociale d'abord, puis de médiation entre les migrants et la société urbaine à laquelle ils s'initient. Les références rurales de l'origine commune expliquent et légitiment les actions collectives dans le milieu d'arrivée.

Il est probable que dans le cas du Pacifique, la communauté d'origine soit confortée par la double discrimination presque unanimement dénoncée par les migrants : discrimination géographique (le Pacifique comme « région abandonnée de l'Etat central ») et discrimination raciale (le Pacifique comme « région noire »). L'inégalité avérée qu'ils subissent souvent dans l'accès aux ressource urbaines, fournit à cette dénonciation des arguments très concrets. Les dynamiques politiques récentes fondées sur la reconnaissance d'une « identité » ethnique et territoriale spécifique aux populations noires du Pacifique, renforcent encore ce lien entre zones d'origine et lieux de migration. En effet l'identité afrocolombienne et les droits associés, initialement concédés aux

[1] Agudelo (1998), Santiago Arboleda (2001)

seules populations rurales, sont désormais revendiqués par de nombreux noirs urbains, qu'ils soient migrants, descendants de migrants ou natifs des villes. La référence à un territoire d'origine leur est alors indispensable pour construire un discours qui « cadre » avec les dispositions législatives ; c'est-là un nouvel aspect de «l'intégration migratoire » du Pacifique. Amplement discutée dans le chapitre 4, cette question vient ici nous rappeler combien les relations établies dans et par la migration, entre les personnes et les groupes, et entre les espaces, dépassent de loin le registre socio-économique pour s'intégrer dans des logiques globales de reproduction politique des espaces considérés.

4. CONCLUSION : LES SYSTEMES DE MOBILITE DANS LA COLOMBIE DES ANNEES 90

Deux types de conclusions vont nous intéresser :

- certaines convergences qui apparaissent au travers de l'ensemble des espaces urbains et ruraux étudiés, et qui peuvent constituer des tendances profondes de l'évolution des flux migratoires et des pratiques de mobilité dans la Colombie des années 90, mais aussi l'apparition de nouveaux enjeux de la mobilité spatiale pour les individus et les unités familiales, en lien avec la question de l'accès à des ressources de plus en plus inégalement réparties ;
- trois enjeux proprement politiques de l'accroissement et de la diversification de la mobilité : une complexité accrue de la gestion des collectivités locales, la survalorisation de la mobilité au détriment de la prise en compte des inégalités socio-économique et enfin, la construction de nouvelles identités locales, régionales, ethniques, etc.

Certaines convergences des pratiques de mobilité dans la Colombie des années 90

La variété d'exemples présentés ici montre une évolution générale récente des comportements migratoires qui traverse les contextes locaux et régionaux, avec, bien sûr, des nuances et des calendriers spécifiques. L'intensification de la mobilité, la diversification de ses formes et les changements dans l'orientation et la composition des flux, résultent d'une interdépendance croissante entre les lieux à diverses échelles spatiales et temporelles. En retour, la mobilité renforce cette interdépendance par l'impact puissant qu'elle a sur les dynamiques

démographiques, économiques et sociales des espaces d'émigration et d'immigration. Fil conducteur du chapitre, la notion de système de lieux s'impose d'autant plus à l'analyste qu'elle est également sous-jacente aux comportements des acteurs sociaux, structurant les contraintes et les stratégies à partir desquelles ils assignent différentes fonctions aux lieux. Les principaux résultats de cette étude illustrent cette dialectique entre causes et effets de la circulation des hommes et des biens.

L'impact de la mobilité sur la dynamique démographique et la structuration socio-économique des espaces tient d'abord à la recomposition des bassins migratoires ; ceux des grandes villes, certes, comme Bogota ou Cali, mais aussi ceux liés à de nouvelles activités économiques, comme l'exploitation pétrolière dans le piedmont du Casanare ou agroindustrielle le long de la route vers Tumaco. La composition démographique et socio-économique de ces nouveaux flux est variable et le plus souvent très 'typée' (migration très sélective). Elle s'explique, plus que par la distance ou les masses de population en jeux, par les types de population, les dynamiques économiques et sociales des espaces d'émigration et d'immigration et la fonction que les migrants assignent à leurs déplacements. Ces dynamiques migratoires sensibles aux conjonctures de court et moyen terme n'empêchent pas le maintient de certaines tendances plus stables : ainsi le fait, vérifié très généralement[1], que l'immigration vers les villes (petites et grandes) demeure majoritairement jeune et féminine. L'importance et le rythme des changements que la mobilité induit dans les structures démographiques et socio-économiques varient, bien sûr, selon la taille des populations concernées. Dans les grandes villes, l'inertie des structures par sexe et âges, marquées par la tendance de long terme des cohortes successives d'immigrants (jeunes et féminines), contribue à maintenir un croît naturel soutenu, une augmentation rapide du nombre de ménages, et ralentit le vieillissement des populations. Les effets sont inverses, et souvent beaucoup plus brutaux, dans beaucoup d'espaces ruraux d'émigration : masculinisation et vieillissement accéléré de la population, exode des jeunes actifs les mieux formés.

La différentiation des comportements migratoires, abondamment illustrée ici par les pratiques de circulation et de résidence au sein de l'espace de vie (migrations durables, migrations alternées annuelles ou pluriannuelles, multirésidence),

[1] A l'exception, toutefois, du cas particulier des villes pétrolières.

les trajectoires migratoires depuis les lieux d'origine (fréquence des migrations directes, lieu, nombre et durée des étapes) et les itinéraires résidentiels à l'échelle du cycle de vie (succession de migrations, installations définitives, retours aux lieux d'origines), témoigne de la diversité du registre de la mobilité en tant qu'option de reproduction économique et sociale, mais aussi des contraintes de son emploi par les individus et les groupes sociaux. Un premier exemple est fourni par les nombreuses oppositions selon le genre : plus forte fréquence de la migration directe chez les femme, moindre nombre d'étapes et durée moyenne de la trajectoire souvent supérieure à celle des hommes ; au total, une plus grande 'stabilité' résidentielle des femmes qui s'accompagne pourtant d'une plus forte propension à migrer, particulièrement vers les villes. Comme on l'a vu, ces traits caractéristiques correspondent autant à des projets migratoires spécifiquement féminins (accès à l'éducation et la santé, pour soi-même et les enfants, recherche d'un marché de l'emploi féminin, attrait de la condition féminine urbaine), qu'aux conditions et contraintes particulières dans lesquelles s'exerce la mobilité des femmes (migrations dépendantes, charge de la responsabilité des enfants). La seconde section du chapitre a bien montré aussi que, selon l'origine sociale et le capital économique et social accumulé, les individus et les unités familiales jouent sur différents registres de mobilité, les articulent de façon variée aux différents moments de leur cycle de vie et n'ont pas accès aux mêmes systèmes de résidence. Il n'existe donc pas d'invariants spatiaux, sociaux ou culturels dans les pratiques de mobilité et le rôle qu'elles jouent dans la reproduction économique et sociale, mais au contraire une grande variabilité des opportunités de mise en relation des lieux, des rythmes et des modalités de circulation entre eux et des fonctions que leurs assignent les individus et les groupes sociaux (survie, insertion durable, accumulation économique, bien-être etc.). Ce qui est constant, en revanche, c'est le principe d'un espace de reproduction multi-local et la tendance qu'il montre actuellement à s'élargir considérablement.

Trois enjeux politiques

Le Pacifique et le bassin supérieur de l'Orénoque (Casanare) offrent deux exemples de régions restées longtemps en marge du système migratoire colombien, qui l'intègrent dans un contexte historique et économique bien particulier, d'augmentation des déséquilibres spatiaux. La phase de mise ne place du réseau urbain colombien est aussi une période de structuration démographique,

économique et politique du territoire national autour des villes, durant laquelle se creusent les écarts de développement entre la Colombie 'utile' et le reste du pays. Quelle est l'impact de cette caractéristique opposant les petites villes excentrées aux métropoles, comme Bogota et Cali, sur les politiques de gestion et de planification que peuvent mettre en œuvre les collectivités locales ? Cette problématique, qui ne fait que gagner en acuité avec la globalisation économique, est commune à bon nombre de régions sous intégrées de Colombie et, plus généralement, d'Amérique Latine. Comme on l'a vu dans le cas des villes du Casanare, les temporalités différentes et spécifiques dans lesquelles se définissent les logiques d'action des différents acteurs présents dans ces villes rendent très complexe l'élaboration d'un projet collectif de gestion urbaine. C'est le cas, tout particulièrement, du décalage entre le caractère plurilocal des pratiques de mobilité (ou des pratiques de l'espace, ce qui revient au même) et les modes d'administration et de gestion du territoire, fondés sur le principe implicite du rattachement unique (1 personne appartient à une unité administrative, à travers une 'résidence habituelle' supposée unique). On voit quand même à l'heure actuelle quelques prémices d'une gestion admettant les pratiques pluri locales, dans laquelle, pour gérer des situations de très forte circulation, la notion de 'densité résidentielle' est essentielle. Des villes pétrolières, comme Tauramena qui gonfle et se dégonfle cycliquement, ou dans un tout autre contexte, certaines villes touristiques, font, à cet égard, figure de pionniers.

Mais, à l'inverse, la survalorisation de la mobilité par les politiques et les gestionnaires est un écueil qui pourrait s'avérer pire que l'actuelle ignorance des pratiques pluri locales de l'espace. Elle peut conduire d'une part à oublier le rôle des sédentaires et, plus généralement des populations 'stables' : il faut en effet rappeler que l'espace, régional ou plus ample, fait système à partir de l'articulation des différentes modalités migratoires, sans oublier ceux qui ne partent pas. Les « sédentaires » et les « émigrés durables » constituent les catégories « extrêmes » du système, qui rendent possibles les autres modalités de la mobilité. La focalisation sur les catégories très mobiles conduit à oublier les changements qu'ont à affronter les populations stables en cas de fort changement de contexte. On a bien vu, dans le cas du Casanare, combien, pour y survivre et tirer profit de la situation actuelle, il faut être capable de s'y adapter… D'autre part, il ne faut pas occulter le caractère profondément inégalitaire de l'accès à la mobilité, mis en évidence tout au long du chapitre quelque soit

la forme de mobilité considérée. On oublie trop facilement que tout le monde n'a pas le même accès à cette ressource. Un fonctionnement économique et social qui accepte, voire encourage, l'inégale distribution spatiale des ressources, et érige donc la mobilité en principe général, n'est il pas plus inégalitaire qu'une situation de moindres déséquilibres spatiaux où l'accès aux ressources n'est pas filtré par la mobilité ?

Enfin les enjeux politiques autour de la construction, et de l'opposition éventuelle, de différentes identités locales, régionales, culturelles et ethniques, sont eux aussi, dans la Colombie et l'Amérique Latine d'aujourd'hui, très fortement liés à la mobilité des populations. Le rôle décisif de la communauté d'origine dans les dynamiques migratoires d'un côté, dans les configurations spatiales urbaines de l'autre, est avéré. Des groupes de solidarité (« *paisanaje* ») s'instituent dans la migration et acquièrent un rôle de cohésion sociale d'abord, de médiation entre les migrants et la société urbaine ensuite. L'altérité sociale qui se construit ainsi est d'ailleurs souvent confortée par divers types de discrimination, comme on l'a vu avec la stigmatisation des migrants dans les villes pétrolières du Casanare et celle des populations noires originaires du Pacifique à Cali. A l'instar de celui en cours dans la grande région du Pacifique, le processus «d'intégration migratoire » de différents lieux en un système n'acquiert de réalité politique que par la construction sociale d'un territoire collectif ou l'apport de ses différentes composantes démographique, économique, culturelle, etc. est reconnu et valorisé.

Pour finir, nous voudrions revenir sur deux biais d'analyse que les objectifs annoncés en introduction impliquaient d'éviter pour saisir complètement l'articulation d'un système de lieux par la mobilité spatiale des populations. De fait, les données et les analyses disponibles, et la structure de l'exposé qui en découle, n'ont pas complètement permis de les lever.

Le premier est celui qui consiste à raisonner sur les migrants depuis un lieu unique d'observation (lieu d'émigration ou d'immigration) au détriment d'une appréhension globale des espaces de mobilité. Au fil des trois parties, l'analyse des trajectoires migratoires recueillies dans les différents lieux d'enquêtes visait à reconstituer l'ensemble des espaces et des durées de séjour qui composent les systèmes migratoires des populations. Il reste que les échantillons observés ne permettent que leur appréhension partielle et, surtout, que ces enquêtes ne peuvent rassembler, de manière fiables et exhaustive, ces mêmes

informations sur les absents du lieu d'observation à la date de passage. Cette approche nous a néanmoins permis de décrire, à différentes échelles spatio-temporelles, des pratiques migratoires qui mettent en relation plusieurs lieux, d'évaluer les différents impacts qu'elles ont sur chacun d'eux et de proposer une interprétation de leur fonction respective dans le système qu'elles constituent.

Le second découle d'une coupure (méthodologique) dans la continuité spatio-temporelle des formes de mobilité (migration 'durable'[1] vs 'autres formes'), laquelle empêche de saisir, en tant que système, l'ensemble des lieux et des fonctions économiques, sociales et culturelles de la mobilité. Nous ne disposions malheureusement pas, pour l'ensemble des cas traités ici, de la même variété d'information. Les données censitaires pour l'ensemble des localités, ou celles des sources secondaires exploitées à Tumaco, ne renseignent que sur la migration durée de vie et la migration récente. Quant aux données collectées en 1998 à Cali sur les systèmes de résidence et les retours aux lieux d'origine, elles n'ont pas encore été analysées. Dans les villes du Casanare en revanche, toutes les formes de mobilité ont été prises en compte pour décrire des modes d'insertion des populations nettement différenciés, certes, mais qui, tous, ont des impacts démographique et socio-économique importants sur le système des lieux. Cet exemple montre bien qu'il n'est pas légitime, du point de vue analytique, de séparer les migrations 'durables' des migrations pendulaires, des mobilités circulaires ou de la multi-résidence.

BIBLIOGRAPHIE[2]

Balán J. Dandler J. 1987, Marriage process and household formation : migration in the Cochabamba region (Bolivia) and Bolivian migrants in Buenos Aires (Argentina).Ponencia presentada al seminario L'insertion des migrants dans les villes africianes, CRDI-ORSTOM-URD, Lomé, 10-14 Février 1987, 47 p.

Barbary O. Pinzon Sarmiento L.M. 1999, L'analyse harmonique qualititive et son application à la typologie de trajectoires individuelles.

[1] Sans qu'il soit d'ailleurs possible, à partir de la plupart des sources, de les définir à partir d'un seuil de durée (annexe 3)

[2] Ne figurent pas les références bibliographiques concernant spécifiquement la Colombie : elles sont intégrées dans la bibliographie générale figurant en fin d'ouvrage.

Mathématique, informatique et sciences humaines, n° 144, EHESS, Paris, 25 p.

Chackiel J. Villa M. 1993, America Latina y el Caribe : dinámica de la población y desarrollo. Santiago de Chile, Nacione Unidas, 119 p.

Cortes G. 2000, Partir pour rester. Survie et mutations de sociétés paysannes andines (Bolivie), Editions IRD, Paris.

Cosio-Zavala M.E. 1980, Industria petrolera y cambio sociodemográfico en la zona sur de Veracruz. en : Impactos regionales de la política petrolera en México, pp. 224-239.

Deville J.C., 1982, "Analyse des données chronologiques qualitatives, comment analyser les calendriers ?" in Annales de l'INSEE, n° 45, pp 45-104.

Domenach H., Picouet M. 1987, Le caractère de réversibilité dans l'étude de la migration. Population, vol. 42, n° 3, pp. 469-484.

Dupont V., Dureau F. 1994, Rôle des mobilités circulaires dans les dynamiques urbaines. Illustrations à partir de l'Equateur et de l'Inde. Revue Tiers Monde, t. XXXV, n°140, pp. 801-829.

Dureau F. 1987, Migrations et urbanisation. Le cas de la Côte d'Ivoire. Paris, ORSTOM, Collections Etudes et thèses, 654 p.

Dureau F. 1995, La recolección de datos sobre movilidad espacial de las poblaciones urbanas. Algunas enseñanzas de una encuesta de Migraciones realizada en Quito. en : Las nuevas formas de movilidad de las poblaciones urbanas en América Latina. Memorias del taller CEDE-ORSTOM, Bogotá, 7-11 de Diciembre de 1992. Bogotá, Documento CEDE N° 97, pp.141-152.

Mauro A. 1986, Albañiles campesinos. Migración temporal de los obreros de la construcción. Quito, CIUDAD, 133 p.

Poulain M. 1985, La migration, concept et méthodes de mesure, en Migrations internes. Méthodes d'observation et d'analyse. Louvain, UCL , pp. 7-38.

Pumain D. 1991, Spatial analisis and population dynamics, INED-Jhon Libey, Londres, 457 p.

Quesnel A. 2001, « La construction d'une économie familiale d'archipel. Mobilité et recomposition des relations inter-générationnelles en milieu rural mexicain ». XXIV Congrès Général de la Population, Salvador, Brésil, 18-25 aout 2001.

Sur la Colombie : A PASSER DANS LA BIBLIO GENERALE DU LIVRE

Angulo Paredes NdC ; Saya O.M., Riascos Torres JJ. 1991, Aspectos demográficos de la zona de intervención del convenio CVC-Holanda. Convenio CVC-Holanda, Tumaco, noviembre 1991 (multigr.)

Arboleda S. 2001, « Paisanajes, colonias y movilización social afrocolombiana en el suroccidente », Simposio internacional « Pasado, presente y futuro de los afrodescendientes », U.Nacional-IRD-ICANH, Cartagena de Indias, 18-19-20 de octubre 2001

Barbary O. 1996, Análisis tipológico de datos biográficos en Bogotá. Bogotá, Universidad Nacional de Colombia, Col. Textos n° 24, 254 p.

Barbary O., Ramirez H.F. 1997, Tabulación del censo de población y vivienda de 1993 en Cali, Informe de etapa de la parte cuantitativa n° 1, Proyecto Movilidad, urbanización e identidades de las poblaciones afrocolombianas, Vol. 1, Universidad del Valle, Cali, 752 p.

Bello M.N., Mosquera C. 1999, "Desplazados, migrantes y excluidos: actores de las dinámicas urbanas", pp456-474 en Cubides F et Dominguez C. Desplazados, migraciones internas y reestructuraciones territoriales 1999 Bogota, CES-Universidad Nacional.

Cuervo L.M., Dureau F., Lulle T., Parias A. 2000, Bogotá. In : DUREAU F. et al. (coord.), Métropoles en mouvement, une comparaison internationale, Paris, Anthropos – IRD, collection Villes, pp. 457-470.

CVC-Pladeicop, Saneamiento básico integral. Cali, febrero 1988.

Dureau F., Flórez C.E., Hoyos M.C. 1994, El programa de investigación CEDE-ORSTOM sobre las formas de movilidad de las poblaciones de Bogotá y su impacto sobre la dinámica del área metropolitana: metodología del sistema de encuestas. Bogotá, Revista Desarrollo y Sociedad, N° 34, pp.73-94.

Dureau F., Lulle T., Parias A. 1998, Las transformaciones de los barrios de clase alta en Bogotá : nuevas lógicas y estrategias de producción de vivienda en un marco reglamentario altamente permisivo, in La investigación regional y urbana en Colombia. Desarrollo y territorio 1993-1997, Bogota, Ediciones Carlos Valencia, DNP - FIDETER - ACIUR, 372-406.

Dureau F. 1999, Les mobilités à géométrie variable des habitants de Bogotá. Lille, Espace Populations Sociétés, 1999, n°2, La mobilité spatiale des populations, 12 p. + fig. et cartes.

Dureau F., Florez C.E. 2000, Aguaitacaminos. Las transformaciones de las ciudades de Yopal, Aguazul, Tauramena durante la explotación petrolera de Cusiana-Cupiagua. Bogota, TM editores, ed. Uniandes, 343 p.

Dureau F. 2001, Les systèmes résidentiels (titre provisoire). in J.-P. LEVY, F. DUREAU (dir.), L'accès à la ville. Les mobilités en question, Paris, L'Harmattan, coll. Habitat et sociétés, pp 355-382.

Florez C.E., Dureau F., Mendez R. 1996, Movilidad espacial en zonas de expansión: los casos de Yopal, Aguazul y Tauramena (Casanare). Documento de trabajo n° 1 : Análisis de la información secundaria. Bogotá, CEDE-ORSTOM, 1996, Documento CEDE n° 96-03, 266 p.

Fournier J.-M., Gouëset V. 2000, Documento nº 9, Petróleo y desarrollo regional en el Casanare: un enfoque geográfico. Rennes, 158 p.

Friedemann N.S. de 1969, "Güelmambí: formas económicas y organización social". Revista colombiana de antropología. Vol XIV. Bogotá. 1969.

Friedemann N.S. de 1974, "Minería del oro y descendencia: Güelmambi, Nariño". Revista colombiana de antropología. Nº16. Bogotá. 1974.

Hoffmann O. 1999, Territorialidades y alianzas: construcción y activación de espacios locales en el Pacífico, pp75-94 en "De montes, ríos y ciudades. Territorios e identidades de la gente negra en Colombia", Juana Camacho y Eduardo Restrepo (eds), Fundación Natura-ECOFONDO-ICAN, Bogotá, 354p.

Hoyos M.C., Salazar O.I. 1997, Movilidad espacial en ciudades de zonas de expansión: los casos de Yopal y Tauramena (Casanare). Documento No. 3. El eterno cuarto de hora. Estudio cualitativo. Informe final. Bogotá, CEDE - ORSTOM, 127 p.

Hoyos M.C., Salazar O.I. 1997, Movilidad espacial en ciudades de zonas de expansión: los casos de Yopal, Aguazul y Tauramena (Casanare). Informe preliminar. Entrevistas originales, Bogotá, CEDE-ORSTOM, 409 p.

Losonczy A.M. 1992, Les saints et la forêt: système social et système ritual des negro-colombiens: échanges inter- ethniques avec les embera du Chocó (Colombie). Tesis de doctorado. Université libre de Bruxelles. 1992.

Mesclier E. (coord.) 1999, Dinámicas socioeconómicas del espacio colombiano. Bogota, CRECE – DANE – IRD, 147 p.

Motta Nancy 1975, Estratificación social en Salahonda, Tesis, Universidad del Cauca, Popayán.

Osorio F.E. 1995, Pobladores rurales en situación de desplazamiento : condiciones y perspectivas, CODHES, Bogotá, 1995.

Pécaut D. 1999, “ La pérdida de los derechos, del significado de la experiencia y de la inserción social. A propósito de los desplazados en Colombia ” en Estudios políticos, N° 14, 1999.

Pinzon L.M. 1998, Manejo del tiempo en el análisis armónico cualitativo : aplicación al análisis tipológico de datos biográficos. Tesis de magíster en estadística. Bogotá, Universidad Nacional de Colombia, Facultad de Ciencias, Departamento de Matemáticas y Estadística, 128 p. + an.

Restrepo E. 1999, « Aletosos : identidades generacionales en Tumaco », pp151-196 en Agier et al., Tumaco, haciendo ciudad, ICAN-IRD-UNIVALLE, Bogotá.

Rivas N. 1999, Prácticas espaciales y construcción territorial en el Pacífico Nariñense, río Mejicano-Tumaco, Cuadernos de Trabajo N. 41, ed. CIDSE-IRD, Universidad del Valle. Cali, 86 págs. 1999.

Rubiano N., Gonzalez P., Granados E. 1998, Estudio nacional sobre migración interna y fuerza de trabajo en Colombia. Bogota, Universidad externado de Colombia, CIDS, 129 p.

Sánchez J.A. 2001, « La estrategia étnica afrocolombiana en el Pacífico : conflicto, territorio y región », II Seminario internacional sobre Territorio y Cultura : Territorios de conflicto y cambio socio-cultural, Universidad de Caldas, Manizales, 23 al 27 de octubre 2001.

Urrutia M. 1990, 40 años de desarrollo social, su impacto social. Bogotá, Biblioteca Banco Popular, Textos universitarios, 207 p.

Vanin A. 1999, “Alianzas y simbolismos en las rutas de los ausentes", en Imágenes de las “culturas negras” en el Pacífico colombiano. Documento de trabajo No.40, CIDSE–IRD, Universidad del Valle, Cali, pp.3-14.

West R. 1957, The Lowlands of Colombia. Lousiana State University Studies Boton Rouge.

Whitten N. 1992, Pioneros negros: la cultura afro-latinoamericana del Ecuador y Colombia. Centro cultural Afro-ecuatoriano. Quito. 1992.

Yepes D., Arias J. 1976, Inmigración a Bogota : 1922-1972. Bogota, Revista de Planeación y Desarrollo, Vol. VIII, nº 2, pp. 207 - 226.

Yepes F.J. Bosoni M. 1993 El futuro de la Capital. Estudio prospectivo de salud. Bogota, Misión Bogotá Siglo XXI, 110 p.

LISTES A REVERSER DANS SOMMAIRE/LISTES GENERALES

Cartes

Carte 1 - Lieux de naissance des migrants durée de vie. Yopal, Aguazul, Tauramena

Carte 2 - Lieux d'origine des conjoints de natifs de Bellavista dans la région de Tumaco

Tableaux

Tableau 1 - L'immigration à Cali, évolution des structures par âge et sexe selon le lieu de naissance

Tableau 3 –Rapport de masculinité selon origine géographique de la migration vers Bogota (1993)

Tableau 4 - Les principaux types d'itinéraires des immigrants à Cali observés en 1998 (CIDSE/IRD)[1]

[1] : Toutes les statistiques sont calculées en pondérants les observations par les facteurs d'extrapolation du sondage. Les dernières colonnes donnent, à titre indicatif, le nombre d'observations de chaque classe.

Tableau 2a. Distribution des immigrants de 5 ans et plus par région de naissance. Yopal (1973 - 1993 – 1996)

Lieu de naissance	1973		1993		1996	
	Immigrants durée de vie	Immigrants <1 an	Immigrants durée de vie	Immigrants 5 ans	Immigrants durée de vie	Immigrants < 1 an
Casa.(sin Yopal)	16.4	20.3	27.8	27.0	27.0	20.3
Boyacá	58.1	44.9	35.7	27.4	32.1	28.5
Bogotá	4.2	4.2	6.6	8.6	5.9	7.5
Reg. Central	5.7	8.1	7.8	9.4	9.2	14.1
Reg.Oriental	10.4	14.2	13.9	17.3	16.4	17.9
Reg.Atlántica	1.0	1.3	2.3	3.3	3.2	4.1
Reg.Pacífica	3.2	4.8	2.4	3.1	2.4	3.8
Ant.Terr.Nac.	1.0	2.2	3.1	3.5	3.1	2.9
Otro país	nd	nd	0.4	0.4	0.6	0.8
TOTAL	100.0	100.0	100.0	100.0	100.0	100.0

Tableau 2b. Distribution des immigrants de 5 ans et + par région de naissance. Aguazul (1973 - 1993 – 1996)

Lieu de naissance	1973		1993		1996	
	Immigrants durée de vie	Immigrants <1 an	Immigrants durée de vie	Immigrants 5 ans	Immigrants durée de vie	Immigrants < 1 an
Casa.(sin Agua.)	27.0	26.4	29.0	24.9	26.4	19.6
Boyacá	46.4	42.3	34.9	29.5	34.6	25.4
Bogotá	2.1	3.3	4.0	5.1	3.2	2.5
Reg. Central	6.8	7.3	9.3	12.2	9.9	10.0
Reg.Oriental	13.7	14.2	16.0	18.3	15.3	26.7
Reg.Atlántica	0.5	1.1	2.4	3.7	5.0	9.8
Reg.Pacífica	2.1	5.4	1.8	2.8	1.8	3.4
Ant.Terr.Nac.	1.4	0.0	2.6	3.3	3.8	2.6
Otro país	nd	nd	0.0	0.2	0.0	0.0
TOTAL	100.0	100.0	100.0	100.0	100.0	100.0

Tableau 2c. Distribution des immigrants de 5 ans et + par région de naissance. Tauramena (1973 - 1993 – 1996)

Lieu de naissance	1973		1993		1996	
	Immigrants durée de vie	Immigrants <1 an	Immigrants durée de vie	Immigrants 5 ans	Immigrants durée de vie	Immigrants < 1 an
Casa.(sin Taur.)	26.0	32.0	22.6	18.7	23.4	20.7
Boyacá	57.2	39.4	37.1	30.8	20.0	15.5
Bogotá	3.3	1.8	4.9	5.6	4.4	3.8
Reg. Central	6.5	16.1	7.2	9.2	7.9	10.4
Reg.Oriental	6.1	7.1	19.8	24.5	26.4	29.0
Reg.Atlántica	0.0	0.0	1.8	2.4	5.7	9.2
Reg.Pacífica	0.9	3.6	3.4	4.6	3.2	5.3
Ant.Terr.Nac.	0.0	0.0	3.0	4.1	8.7	5.3
Otro país	nd	nd	0.2	0.1	0.4	0.9
TOTAL	100.0	100.0	100.0	100.0	100.0	100.0

Tableau 2d - Groupe d'âge et quotient de masculinité des immigrants récents de 15 ans et plus. Yopal, Aguazul, Tauramena, (1973-1993-1996)

	1973 Immigrants avec durée de résidence < 1 an	1993 Immigrants avec durée de résidence < 5 ans	1996 Immigrants avec durée de résidence < 1 an
Yopal			
15-29 ans	71.1	53.6	56.2
30-44 ans	16.0	32.9	30.2
45 ans et plus	12.9	13.5	13.6
TOTAL	100.0	100.0	100.0
Quoti. masculinité	*85.2*	*109.6*	*102.3*
Aguazul			
15-29 ans	68.1	50 .0	60.1
30-44 ans	21.8	35.0	26.4
45 ans et plus	10.1	15.0	13.4
TOTAL	100.0	100.0	100.0
Quoti. masculinité	*108.8*	*127.8*	*115.1*
Tauramena	**sin Pte Cusiana**		**Con Pte Cusia.**
15-29 ans	53 .8	53.0	55.9
30-44 ans	33.4	36.2	32.0
45 ans et plus	12.8	10.8	12.0
TOTAL	100.0	100.0	100.0
Quoti.	*77.3*	*183.3*	*113.0*

masculinité

Source : recensements de population de 1973 et 1993, DANE. Enquête Mobilité spatiale dans le Casanare, 1996, CEDE-ORSTOM.

Note : Inclut logements particuliers et hôtels. Les immigranst 1996 incluent les migrants intra-municipaux et de retour.

Intégrer les tableaux 2a à 2d dans un seul tableau synthétique type tableau 1 sur Cali, ou bien citer, à la place de la référence dans le texte, les pages correspondantes de Dureau et Florez 2000. Personnellement, je trouve que la deuxième solution enlève de l'autonomie à la partie sur les villes pétrolières et déséquilibre son argumentation par rapport aux autres contextes (à toi de voir...)

Olivier : c'est impossible de tout mettre en un seul tableau. Il y a 3 dates + 3 villes + distinction migrants duree de vie et migrants recents (necessaire car evoque dans le commentaire)

Ce que je peux faire, c'est fusionner les a,b,c opur en faire un seul, puis garder le d à part.

Autre chose : je crois qu'on ne coupera pas au tableau sur Bogota : ca m'étonnerait qu'il soit insère dans le Chapitre 1, car la composition des flux par sexe et age n'est pas dans leur programme.

Tableau 4 - *Les principaux types d'itinéraires des immigrants à Cali observés en 1998 (CIDSE/IRD)*[1]

[1] : Toutes les statistiques sont calculées en pondérants les observations par les facteurs d'extrapolation du sondage. Les dernières colonnes donnent, à titre indicatif, le nombre d'observations de chaque classe.